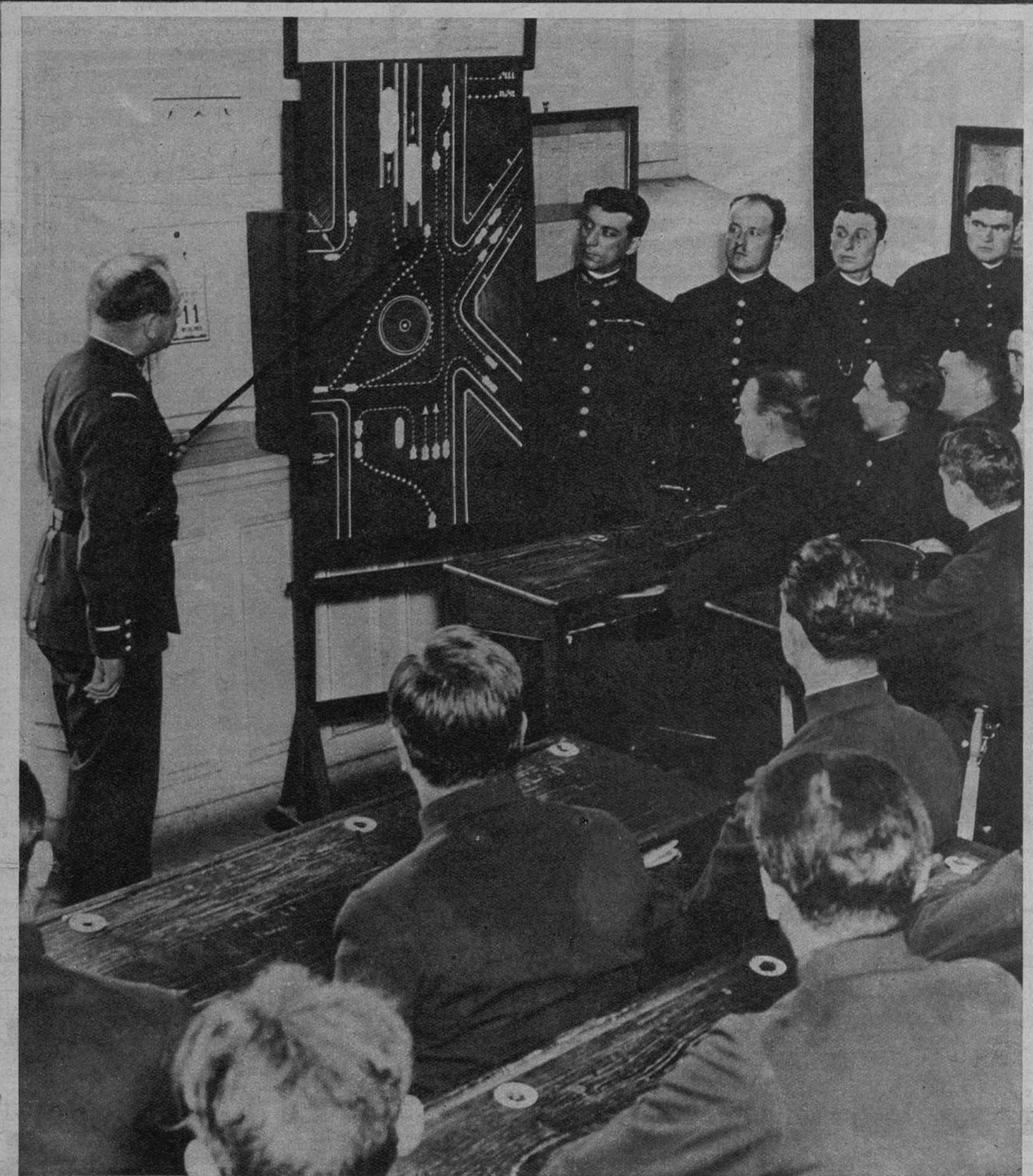


POLICE MAGAZINE



NOS AGENTS A L'ÉCOLE

La lutte contre les embouteillages est l'une des nécessités vitales du trafic urbain. A Paris, les jeunes agents suivent des cours spéciaux à la Préfecture de police. (W. W.)

DIRECTION
ADMINISTRATION
RÉDACTION
30, Rue Saint-Lazare, 30
PARIS - IX^e
Téléphone : TRINITÉ 72-96
Compte chèques postaux : 1475-65

POLICE MAGAZINE

TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS
Remboursés, en grande partie, par de superbes primes.

FRANCE...	Un an (avec primes)	50 fr.
	Un an (sans primes)	37 fr.
	Six mois	26 fr.
ÉTRANGER...	Un an	65 fr.
	Six mois	33 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.
Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois, en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

ENCORE UNE BOMBE DANS UN CONSULAT ITALIEN



La bombe qui a fait les terribles dégâts que l'on voit ici avait été placée sur le rebord de la fenêtre centrale, sous la véranda écroulée. L'explosion fut formidable et déclencha la panique dans tout le quartier. (W. W.)

On ne sait ni pourquoi ni comment... Mais il s'agit évidemment d'un crime politique. A Pittsburgh, la ville de l'acier, dans l'Etat de Pensylvanie, le vice-consulat d'Italie a été à demi détruit par une bombe. Ce fut par miracle que le vice-consul, le Dr Giovanni Giurato, projeté hors de son lit par la déflagration, ne fut pas blessé,

es débris de verre ayant mitraillé sa chambre avec une force de shrapnells.

Dans un rayon de cinq cents mètres, tous les carreaux volèrent en éclats ; ce fut une panique indescriptible, au cours de laquelle plusieurs personnes — des enfants notamment — furent blessées et foulées aux pieds.



Et voici un autre aspect encore de la façade écroulée de l'immeuble. Remarquez, parmi les débris, l'écusson royal d'Italie, au pied du mât qui le supportait. (I. N.)

Parmi les voisins, une centaine environ furent violemment jetés contre les murs par la force de l'explosion, et certains contusionnés.

On se perd en conjectures sur le mobile de cet attentat, le Dr Giurato ne faisant nullement œuvre de partisan politique, et accueillant toujours avec faveur les doléances des sujets italiens, nombreux dans les usines de Pittsburgh.

Comme on peut le voir sur nos clichés, la véranda-terrasse, sous laquelle pénétra le criminel pour aller disposer son engin sur le rebord d'une des fenêtres du rez-de-chaussée, a été réduite en miettes comme par un typhon. Les experts s'étonnent, étant donné la puissance de destruction de l'explosif employé, que la maison tout entière ne se soit point écroulée sur ses occupants.

On remarquera, sur l'un de nos clichés, l'écusson royal



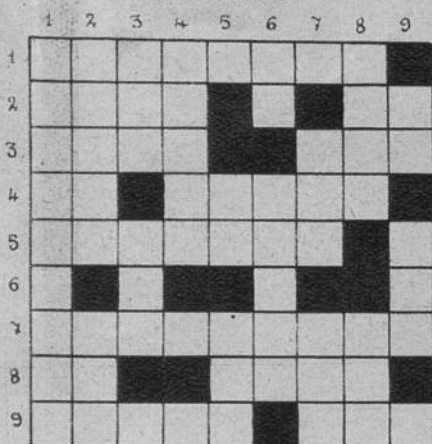
Voici, parmi les ruines de la porte d'entrée du consulat, le Dr Giovanni Giurato, échappé par miracle à la catastrophe, et qui contemple avec un douloureux étonnement les ravages de la bombe. (W. W.)

d'Italie, arraché de son mât et gisant dans les décombres ; et, sur un autre, le consul Giovanni Giurato, examinant avec tristesse les dégâts occasionnés par cet attentat terroriste, dont il ne parvient pas à définir les causes.

Toute la police de Pittsburgh, alertée, s'efforce de découvrir le ou les criminels inconnus.

Les mots croisés de « POLICE-MAGAZINE »

Problème.



Horizontalement :

1. Sentence émanant de gens de robe ; décision infaillible.
2. Consommer. — C'est tout le monde... et personne.
3. C'est le propre de l'homme, a dit Rabelais. — Ville belge, savez-vous ?
4. Marque la négation. — Un joli bijou féminin, souvent de grand prix.
5. Débrouiller un écheveau fort entortillé.
7. Demandes nombreuses et habiles, posées par le juge d'instruction.
8. Sans divisions. — Au Japon.
9. Gros palmipède des régions glacées. — Cours d'eau côtier du Midi de la France.

Verticalement :

1. Qui est conçu dans les formes judiciaires.

2. Fabrique en pleine activité. — Plat et lisse.
3. Pic pyrénéen. — Pas beaucoup (vieux mot).
4. Région ténébreuse qui avoisine les Enfers.
5. Mot arabe souvent employé dans des noms géographiques. — Ville de l'ancienne Phénicie.
6. Soit pronom, soit préposition. — Le plus haut degré des facultés humaines.
7. Préposition de direction. — Vieux camp, vieille armée.
8. J'y consens ! Volontiers ! — Un grand amateur de bon vin.
9. Petit mot d'enfant gâté. — Circonstance.

Solution du problème précédent.



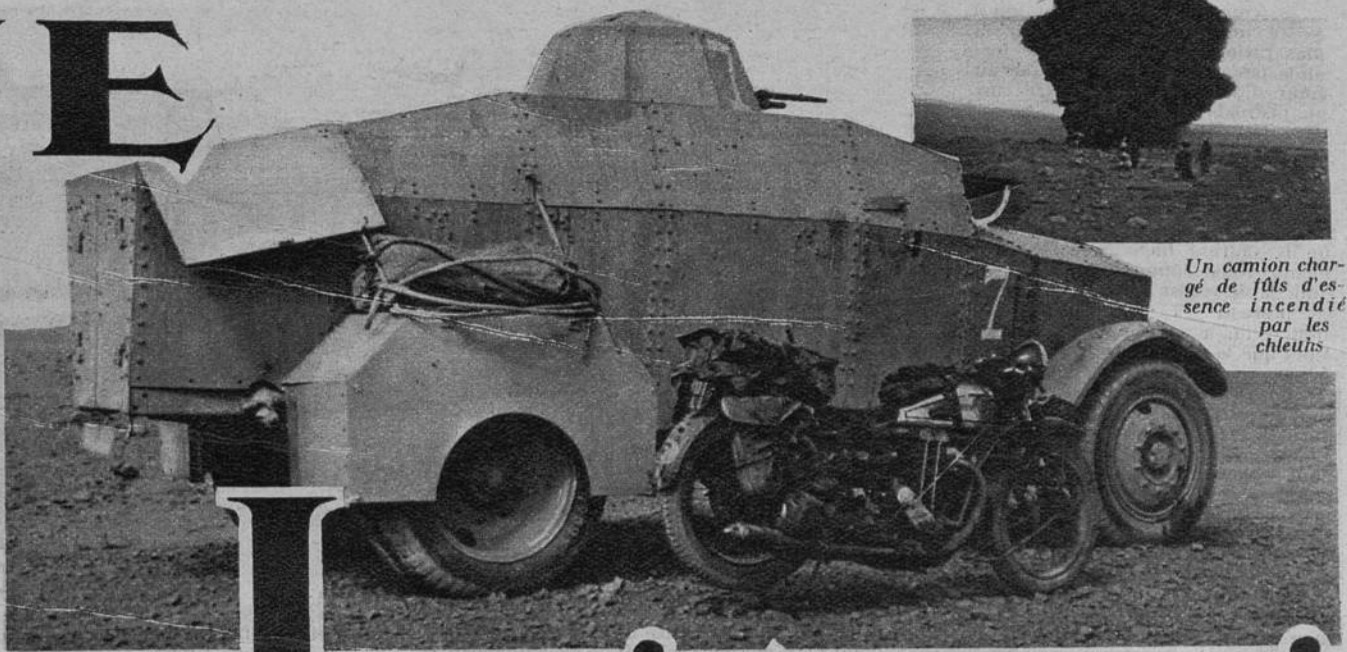
ZONE



Après l'attaque d'un convoi à Hassi-Brouya
Les cadavres mutilés.

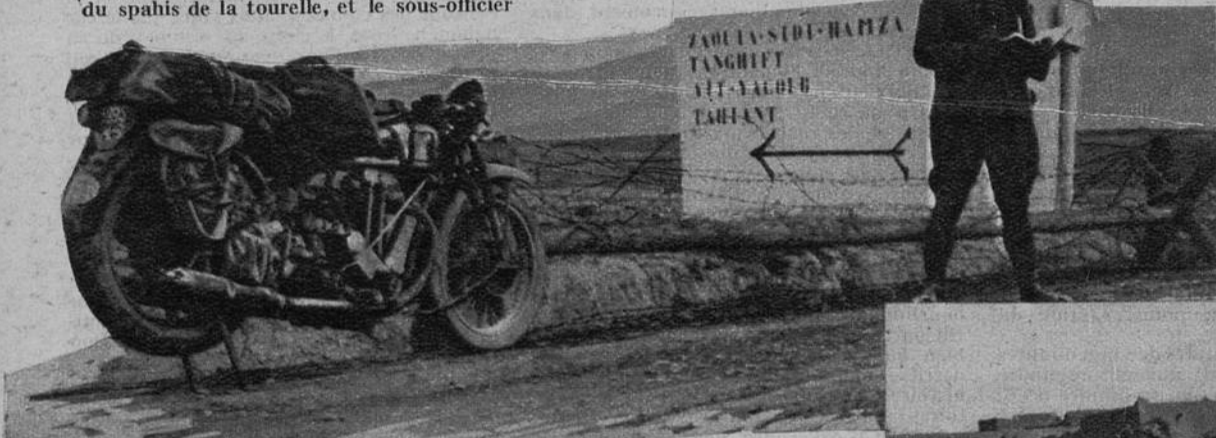
II

Lentement, l'auto-mitrailleuse prend sa place en tête de la colonne. La porte d'acier chromé est refermée sur l'équipage et moi-même. Il m'a fallu réaliser des prodiges pour m'encaster entre les caisses de cartouches. Ma tête repose contre les jambes du spahis de la tourelle, et le sous-officier



Un camion chargé de fûts d'essence incendié par les chleuis

d'INSÉCURITÉ



La circulation sur les pistes est sévèrement réglementée. Des barrages de barbelés arrêtent les véhicules.

Pistes défoncées n'est pas un métier ordinaire. Aussi les conducteurs de la CAT sont-ils de curieux gaillards bronzés par le sud, blonds ou bruns suivant qu'ils

Transport à Bou Anane des morts de Hassi-Brouya.



— Nous faisons plus de 400 kilomètres à chaque « rotation » sur la ligne d'Erfoud ou de Béchar, me dit Aim. A chaque « coup dur », il faut souvent assurer deux rotations par semaines, et j'ai vu des périodes où nous roulions de jour comme de nuit, à Mérimène par exemple.

Astorg est un « margi » du 8^e Spahis marocains. Assis à côté d'Aim sur un siège de fortune, il a le rôle de chef de convoi.

— Notre action policière est double, répond-il à ma question, nous devons d'abord assurer la sécurité de la piste. C'est un travail facile... quand il ne se passe rien. Ce sale bled est plein de surprises. Vous traverserez vingt fois, cent fois, un douar abandonné, nul ne vous inquiétera, puis un beau jour, alors que la discipline de marche se sera relâchée, que les chauffeurs rouleront à leur guise les yeux fermés et les mains dans les poches pour ainsi dire, un bon feu de peloton partira d'on ne sait où et me « nettoiera » la moitié de mon effectif. Et dans ce cas, vous comprenez que nous ne pouvons plus faire grand chose. Virer, revenir en arrière ? La plupart du

temps, la piste est taillée à flanc de montagne et trop étroite pour exécuter cette manœuvre. Alors nous allons ouvrir le feu, un peu au hasard, sur des silhouettes à peine entrevues. Nous empêcherons toujours le pillage des camions privés de conducteurs.

— Et si les « salopars » sont en force ?

— Nous ne ferons pas grand-chose de plus. Si la surprise nous en laisse le temps, nous branchons le poste téléphonique que vous voyez là dans cette caisse à la ligne militaire. Si elle n'a pas été coupée, nous verrons arriver les goums et les compagnies montées qui dégageront le terrain. Nous avons aussi dans ce panier des pigeons voyageurs attachés aux colombiers militaires d'Erfoud et de Bou Denib. Un message d'alarme dans l'étui que voilà et nos braves bêtes filent si les chleuis leur laissent prendre de la hauteur. En attendant il faut arroser le terrain, et surtout bien surveiller les abords de la blindée. On a vu des chleuis ramper sous la voiture... et mettre le feu à l'essence, dans ce cas vous comprenez bien que nous n'avons guère l'embarras du choix, il faut être dans la boîte ou sortir, ce qui est peut-être encore plus malsain.

commandant le convoi ne sait où placer ses grosses bottes de blédard. Tant pis, je ne veux pas regretter le confort relatif des sièges de camions, car notre voyage sera bien plus pittoresque et instructif dans cet étroit cercueil d'acier gris vibrant aux chaos de la piste et tout empesté des lourdes fumées du moteur.

Contraste. Le soleil n'apparaît pas encore, mais l'ombre est déjà grise. Les phares des camions s'essayent, les moteurs déchirent le silence et se taisent. Des militaires affairés vont et viennent portant des lanternes. L'aube tarde. Des chiens aboient dans les ksours au bord de l'eau. Heure parfaite.

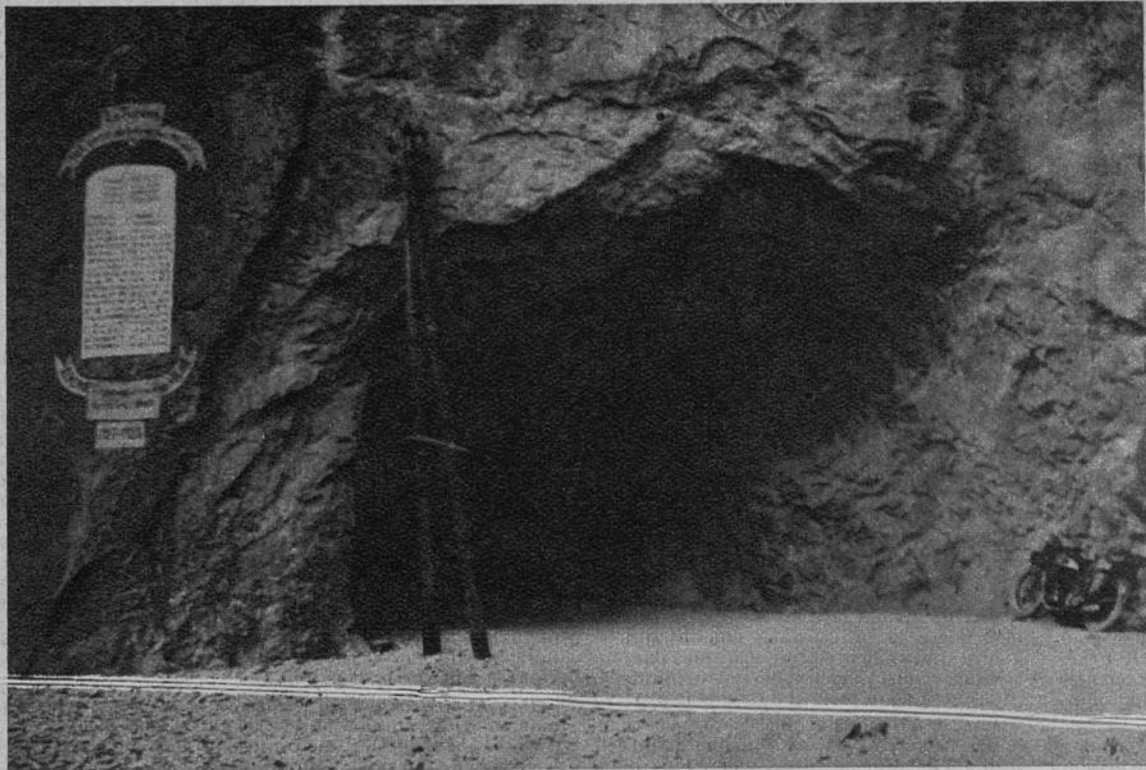
Au coup de sifflet du capitaine commandant le centre régulateur de Kerrando, cinquante moteurs ont répondu et nous sommes partis lourdement vers la montagne en une file mouvante qui s'allonge sur deux kilomètres de piste. Spectacle grandiose !

Tout de suite c'est devenu intenable dans la blindée n° 7. Nous tombons dans des ornières profondes. On est hissé, arraché du plancher de tôle, il faut s'accrocher à tous les recoins du blindage. Le buste du spahi observateur qui émerge de la trappe arrière se disloque sur un rythme comique de marionnette.

Nous sommes à bord d'une blindée type CAT chargée uniquement d'assurer la protection des convois sur les pistes de l'arrière-pays. Elles sont constituées par un châssis de camion rapide équipé d'un moteur de quatre-vingts chevaux à grand rendement. Un démultiplicateur de vitesse lui permet de franchir les bancs de sable et les pentes les plus abruptes. La carrosserie d'acier à haute teneur de nickel chromé pèse sept tonnes. Dans les œuvres vives de la machine, l'épaisseur du blindage atteint 7 millimètres. L'armement du bord se compose d'une mitrailleuse Hotchkiss logée en tourelle, d'un fusil mitrailleur dernier modèle et des mousquetons du personnel.

Un tel engin emporte 300 litres d'essence lui permettant d'effectuer plus de 400 kilomètres sans aucun ravitaillement. Il est susceptible de dépasser en palier

le 80 à l'heure et de rouler en dehors de tout chemin re-



Le tunnel de la Légion étrangère sur la route de Ziz.

connu et tracé. Malgré cela la puissance offensive d'une CAT est bien réduite si l'on songe que deux blindées assurent la protection de quelque 60 camions qui marchent suivant leurs possibilités, ce qui, en fait, équivaut à une marche isolée. Bien souvent au cours de ces voyages en convoi, je pourrai constater qu'une dizaine de kilomètres séparent les deux auto-mitrailleuses placées respectivement en tête et en queue du convoi. Dans ces conditions, on comprendra que tant de coups de mains dissidents aient réussi sur des convois protégés. L'effet des autos blindées est surtout moral.

Laissez-moi vous présenter mes compagnons de voyage.

Voici Aim, le chauffeur. Conduire un engin de 10 tonnes à 60 à l'heure sur des

sont d'origine germanique ou slave, ou souvent méditerranéenne. Certains sont d'anciens légionnaires qui n'auraient pu s'adapter à une existence citadine. Ils ont trouvé là cette régularité dans la vie quotidienne que des années de service leur ont rendu indispensable. Ils ont un salaire de capitaine de la métropole, plus de 3000 francs par mois, un travail intéressant d'où l'aventure ni le risque ne sont exclus.

A droite : Les débris du camion après l'incendie.



Je comprends également qu'il existe une troisième solution, la plus rationnelle, qu'Astorg ne formule pas mais que je devine au coup d'œil furtif qu'il jette sur un pistolet automatique.

— Les attaques de convoi sont rares, reprend-il, et la meilleure manière de les éviter est d'assurer sans défaillance la police de notre convoi. Les chleuhs n'attaqueront pas une colonne sur ses gardes et qu'ils sauront bien armée. Seulement, vous comprenez qu'il est difficile de rouler pendant des mois en prenant les précautions d'un Indien sur le sentier de la guerre, alors que le pays est calme, que les Arabes que vous croisez vous font de larges sourires. Aussi je suis tout le temps obligé de faire le gendarme. Et remarquez que mes chauffeurs sont de vieux « bledars » dont beaucoup ont vu leurs copains « descendus » à quelques mètres d'eux. Ils ont une expérience de l'insoumission souvent bien supérieure à la mienne. Mais que voulez-vous, ils ne sont pas militaires, alors que moi je touche ma solde pour faire de la discipline et me faire casser la g... à l'occasion.

— Pensez-vous que nous soyons attaqués aujourd'hui ?

Un indéfinissable sourire plisse la lèvre d'Astorg, puis il se prend à rire franchement.

— Votre question est extraordinaire. Si nous sommes attaqués, vous le verrez bien.

En tout cas, je sens que cela constituerait une diversion à ce martèlement de ferraille qui me rompt les membres et le cerveau. Et après, qu'est-ce que je risque, et je jette un regard confiant aux bandes de cartouches, engagées dans le couloir d'alimentation de notre Hotchkiss, aux murailles d'acier qui me séparent de l'espace limpide du matin. Par les petites fentes de visée, je vois défilier la grandiose vallée du Tiz qui sera un des « clous » touristiques du Maroc lorsque nous aurons purgé la région des pirates du Grand Atlas. Et croyez-moi, ce n'est pas encore pour demain !

— Il me semble, Astorg, que le haut commandement met plus de confiance que vous dans les blindées, en laissant sous leur seule protection un convoi et ce qu'il représente de richesse humaine et matérielle à travers les pays insoumis !

— Mais c'est qu'il n'en est pas du tout ainsi. Une protection policière d'une extrême complexité préside au départ de chaque convoi.

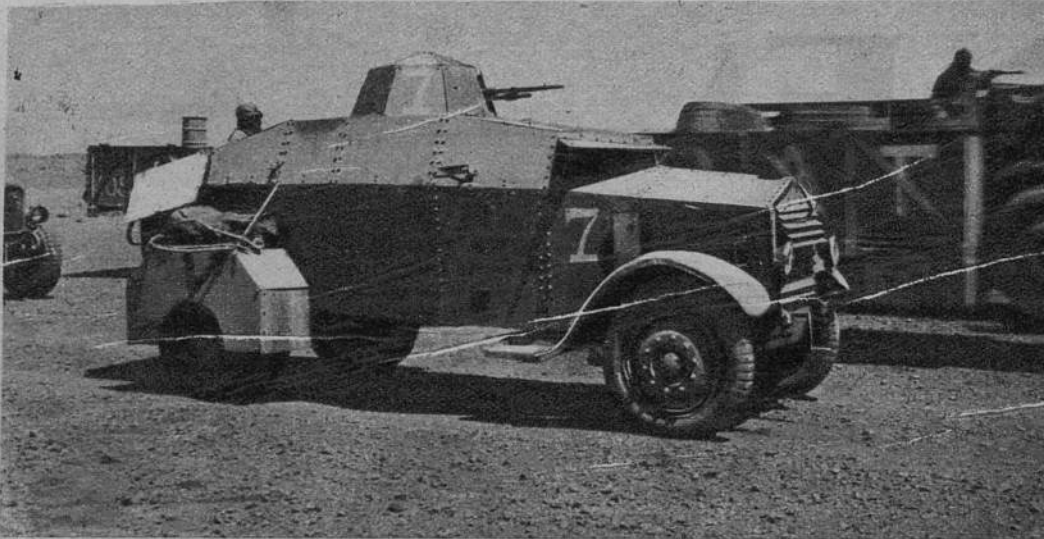
Les bureaux arabes qui constituent, si vous le voulez, la police secrète du Tafilet sont d'abord renseignés par leurs espions sur les déplacements de djich. Un convoi ne serait pas mis en route si on avait connaissance d'un déplacement de Rezzou. Ensuite, lorsque nous avons quitté Kerrando, les partisans, qui sont des Arabes ralliés à notre influence et armés par nos soins, occupaient déjà depuis minuit les points élevés de l'itinéraire.

Astorg ouvrit un volet d'acier et me passa des jumelles. Au sommet des pitons, quelques silhouettes hirsutes de partisans, fusil au poing, s'inscrivaient sur le ciel léger.

— En plus de cette protection parfois éphémère, il faut bien le dire, car les partisans font souvent « combiner » avec les camarades de la montagne, nous rencontrerons les compagnies montées de la légion. Elles constituent la protection la plus efficace. C'est une vraie police du désert. Ce sont des formations d'élite, spécialistes des « coups durs ». Les montures sont de beaux mulets distribués dans la proportion d'un pour deux hommes. Pendant une heure la moitié de l'effectif est en selle, l'autre suit à longues enjambées, le fusil tenu horizontalement sur l'épaule. Toutes les heures les cavaliers mettent pied à terre et les marcheurs montent en selle. Dans un pays aussi difficile que ce bled, une compagnie montée arrive à couvrir 80 kilomètres par jour.

Nous les verrons tout à l'heure occupant les points dangereux de l'itinéraire, prêtes à sauter en selle au coup de sifflet pour prendre le djich en chasse et le détourner de son objectif qui serait constitué par nos têtes et le chargement d'orge que nous transportons à Erfoud.

En somme, les blindées sont au convoi ce qu'un détective privé est à l'encaisseur qui vient de faire la grosse recette !



Une halte du convoi.

Voici plus d'une heure que nous avons quitté Kerrando. Astorg me fournit ces « tuyaux » sur la police des convois en hurlant pour dominer le bruit de l'échappement libre et du lourd cerceau d'acier, mais il ne perd pas de vue son convoi.

— Halte !
Aim arrête la blindée. Nous sommes dans un terrain bien dégagé, condition essentielle pour stopper, car on doit éviter toute possibilité d'embuscade. Un par un, les lourds camions se rangent derrière nous. Les radiateurs fument, les moteurs fument et les graisseurs indigènes s'affairent, le bidon d'huile à la main.

— Voyez cette piste, me dit un officier qui fait route avec le convoi dans une petite Renault militaire, elle a été taillée par la Légion à la pioche dans le granit et le basalte de la montagne. Vous avez vu tout à l'heure le tunnel du 1^{er} étranger, 40 sapeurs usèrent 500 kilogrammes de cheddite pour le percer. Les hommes qui ont réalisé cela sont des héros. Tout au début, ils travaillaient à flanc de montagne tenus d'en haut avec des cordes par leurs camarades qui surveillaient l'autre versant mousqueton au point. C'était du travail !

Nous avons attendu près de vingt minutes pour que les trainards puissent rejoindre le gros du convoi. Enfin la blindée n° 3, avec ses deux mitrailleuses de retraite, est apparue au sommet d'un col. C'était signe qu'il ne restait plus de camions sur la piste, car la blindée de retraite ne doit jamais abandonner un équipage dans le bled.

— Astorg, racontez-moi des histoires de convoi.

— Vous, je vous vois venir, vous attendez d'effroyables massacres avec beaucoup de sang, de bruit et de fumée. Mes souvenirs personnels ne possèdent rien de semblable. Je n'ai été « djiché » qu'une fois en blindée, et encore, c'était dans une blindée militaire qui ne valait pas de loin notre CAT. Nous étions en sécurité « fixe » sur la lisière de la palmeraie à quelques kilomètres d'Erfoud. En sécurité fixe, on occupe du lever au coucher du soleil un point réputé dangereux pour protéger une opération en cours. Nous étions là en somme pour montrer aux salopars notre blindée et le bout de notre mitrailleuse. A midi, nous n'avions pas bougé de notre boîte. J'en avais assez et, autant pour prendre l'air que pour satisfaire un besoin pressant, j'ouvre la porte et je sors. Je m'éloigne de quelques pas derrière une touffe de cactus (on est décent ou on ne l'est pas, même dans le bled). Au même instant, voilà que notre mitrailleuse entre en danse. Je bondis vers la blindée ; juste au moment où je m'engouffre par la porte, tac... je reçois une balle dans le bras droit. Mais vous pensez que je ne suis pas resté dehors. Comme je prenais mon poste de pourvoyeur auprès du lieutenant, voilà que notre mitrailleuse s'enraye.

— Passe-moi le fusil mitrailleur, dit le lieutenant.

« Et nous voilà lâchant nos rafales par la meurtrière sur d'invisibles chleuhs qui ne manifestaient leur présence que par un arrosage consciencieux de notre blindage.

« Tout à coup le fusil mitrailleur s'arrête. Je m'approche, j'abandonne mes caisses de cartouches et saute à côté du lieutenant. Il était incliné sur sa pièce, mort. Une balle passant de justesse par le créneau l'avait

joint au front et blessé mortellement.

« Alors j'ai hissé le pavillon de détresse et les autres blindées nous ont dégagés.

— Ça c'est une affaire à « la gomme », déclare Aim en s'approchant. J'en connais de plus belles au temps où les convois roulaient sans blindées avec trois ou quatre « troncs » pour faire la sécurité sur 200 kilomètres de piste. C'est alors qu'on se faisait djicher proprement. Mais tout le monde était plus gonflé qu'aujourd'hui. On roulait tout le temps. A la nuit ceux qui n'avaient pas de phares couchaient dans leurs camions en plein bled.

— Tu te souviens de la mort de mon petit copain André à l'oued Fous, demande Guillon, un vieux parmi les chauffeurs du bled.

« Un sale coin, deux pentes à pic à descendre et des rochers partout derrière lesquels on pouvait embusquer un canon. Oui, un sale coin.

Nous venions de Colomb Béchar par l'ancienne piste. A Bou Anane, André m'annonçait la bonne nouvelle : « Je pars en France dans huit jours ». Et de fait c'était un gars sérieux, il avait gagné pas mal de « flour » depuis deux ans qu'il bourlinguait sur la piste pour Mazzer. On part de Bou Anane. Il me suivait pas bien loin, vu que je voyais sa poussière derrière moi. Je passe l'oued Fous sans histoire, pourquoi y aurait-il eu des histoires ! Et je file. J'arrive à Bou Denib.

« Tu as vu André, me demande Zeller au parc.

« Il me suit, que je lui réponds et je vais chercher mes Arabes pour décharger.

Une heure plus tard, Zeller s'amène :

« Tu es bien sûr qu'André te suivait ?

« Mais oui, je te dis que je voyais sa poussière encore à une heure d'ici.

— Curieux qu'il me répond. Je ne vois pas pourquoi il s'est attardé, il avait le chargement d'essence pour le convoi d'Erfoud.

« A la tombée de la nuit, un moghazeni à cheval portait la nouvelle. André et tout l'équipage du camion avait été djiché à l'oued Fous.

« Le lendemain, je suis désigné pour aller récupérer les fûts d'essence. Tu parles d'une corvée. Nous arrivons à l'oued. Quel spectacle, mes amis ! Le camion avait quitté la piste. Au dernier moment, quand il avait vu que tout était fini, André avait foncé sur les chleuhs et ses roues avant étaient bloquées sur l'emplacement exact qu'avaient occupé les djicheurs. Le sol était couvert de douilles vides.

« Il était à son volant, le pauvre gars. Une balle tirée à bout portant lui avait fait sauter le dessus de la tête.

« Tous les Arabes qu'il transportait avaient été accommodés par les chleuhs, qui leur avaient coupé la tête et disloqué les jointures des membres à coups de poignard. Et pourquoi, je vous le demande, pour le plaisir. Le camion était intact, les salopars s'étaient contentés de percer un à un tous les fûts d'essence. Bon, j'entreprends de dégager le camion, mais voilà qu'en changeant de position les fûts encore à moitié pleins se vident partout. Il devait bien faire quelque 60 au soleil. Bon, je me dis, voilà qu'on va griller tout à l'heure. Et j'entreprends de décharger les fûts. A ce moment le cadavre d'un grand diable d'Arabe juché là-haut me tombe sur le cou.

« Alors le cœur m'a manqué, mon vieux. J'ai fait charger tous mes macchabés sur

les fûts et j'ai ramené tout ça à Bou Denib.

« Le lendemain, je me demandais si je ne prendrais pas le premier bateau pour la France à Casa.

Chaque halte le long du Tiz sera illustrée d'une sombre histoire de convoi. Et mes braves bledars ne me conteront point de récits fantaisistes. Je recouperai plus tard toutes ces tragédies, elles furent scrupuleusement rapportées non par les acteurs, car ceux qui ont été djichés reviennent rarement, mais par des témoins oculaires, par ceux qui, comme Guillon, passeront à deux pouces de la mort et qu'une chance miraculeuse protégera.

La dernière me fut contée tout près d'Erfoud, alors que le crépuscule proche rendait les voix et les attitudes plus émouvantes.

C'était à Zelmou, sur la piste de Bou Denib à Béchar. Un car qui fut supprimé depuis assurait le transport des voyageurs. Le convoi, vingt à trente camions, était chargé de minéral. Quelques camions vides, trois ou quatre, avaient distancé le gros de la rame.

Un peu avant Zelmou, les camions de tête sont assaillis par un parti de djicheurs embusqués dans l'oued. Les chauffeurs tombent, les camions s'arrêtent ou s'emboutissent dans une grande confusion. Les graisseurs, les passagers sont arrachés des sièges, traînés dans l'oued et affreusement torturés avant de recevoir le coup de poignard. En quelques minutes, plus de vingt cadavres déchiquetés gisent à l'entour des camions. Mais voici que le car débouche tout à coup au sommet de la pente. Le chauffeur jnge en un clin d'œil le désastre. Trop tard, dix balles le foudroient à son volant. Le car qui transportait trois femmes d'officiers français et leurs domestiques, des mauresques pour la plupart, est assailli, les femmes sont violées sur place, les mauresques sont tuées à coup de poignard dans les yeux, puis les chleuhs incendie la voiture sans s'occuper des vivants et des morts. Mais voici le gros du convoi qui se présente. De loin heureusement la haute colonne de fumée qui monte de l'épouvantable charnier prévient les chauffeurs. Chacun fait demi-tour, et c'est la fuite éperdue vers Bou Denib.

Guillon a beau crier à ses camarades d'arrêter, que certainement un guet-apens leur est tendu sur la route du retour, tous fuient l'horreur du drame de Zelmou. Par un hasard miraculeux, une faute du djich, ainsi qu'on le saura plus tard, le convoi ne fut pas anéanti. En effet, les camions de tête tombèrent à Zelmou sur l'avant-garde d'un djich de 300 fusils qui venait à peine de se mettre en place. Le gros des forces chleuhs devait fermer la route au convoi à quelques kilomètres en arrière. Mais le djich était en retard, les camions passèrent de justesse et lorsque les pirates furent en vue de la piste, d'importantes forces étaient en marche vers Zelmou.

Ce sont des drames semblables qui alimentent depuis quelques années les anecdotes du bled. On ne saurait totaliser le nombre d'accidents semblables sans arriver à cette funeste conclusion. Que les attentats des dissidents font presque autant de morts sur les confins algéro-marocains que les exploits des bandits professionnels et des assassins passionnés dans toute la France. Seulement, personne en dehors des intéressés ne peut s'émouvoir d'un tel état de choses, car ces nouvelles franchissent rarement les chaînes du Grand Atlas. Il faut que de temps à autre un reporter français aille promener son indiscretion sur les marchés du Tafilet pour que le public métropolitain reçoive quelques échos de drames aussi douloureux. C'est pour renseigner les lecteurs de *Police-Magazine* plus complètement et plus exactement que le lecteur des simples quotidiens que je viens d'accomplir ce rude voyage de 6 000 kilomètres à travers le Maroc insoumis.

Le convoi roula au ralenti par des avenues larges, franchit une porte en ogive et s'arrêta enfin au cœur du poste d'Erfoud. Dans l'enceinte hermétique de terre grise, l'allée des palmes ouvrait sur le désert. L'appel plaintif du muezzin se perdait dans l'espace privé de lumière. Un clairon nostalgique appelait les « goums » au repas du soir.

(A suivre.) MARC J.-P. AUGIER.

PRIMES GRATUITES OFFERTES AUX ABONNÉS de "POLICE-MAGAZINE"

PRIME N° 1. — 12 mouchoirs batiste fonds filetés couleur, dimensions 28 x 28.

PRIME N° 2. — 6 très beaux mouchoirs chemisiers batiste fine d'Irlande, vignettes couleurs fantaisie grand teint, marque l'Oasis, dimensions 42 x 42.

PRIME N° 3. — 1 bracelet gourmette plaqué or « Laminor », garanti 10 ans.

PRIME N° 4. — 1 chaîne de montre Régence en milanaise « Laminor », plaqué or, garantie 10 ans, ou en platinum, au choix.

ENVOI FRANCO

Toute personne désirant souscrire un abonnement doit nous indiquer la prime choisie.

Prochainement

UN ARTICLE TRÈS INTÉRESSANT

Quand l'Amérique joue
"Big House" au naturel

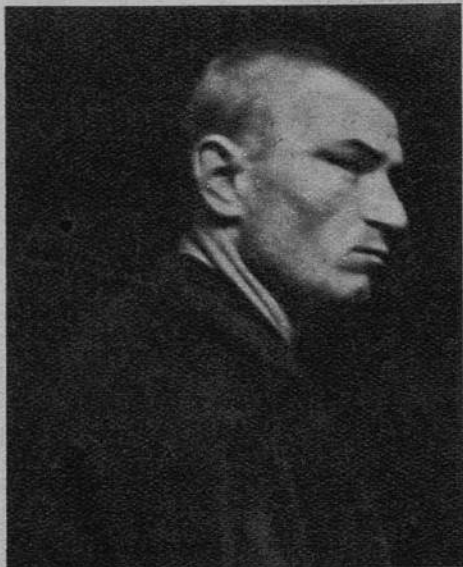
Bloc-Notes de la Semaine



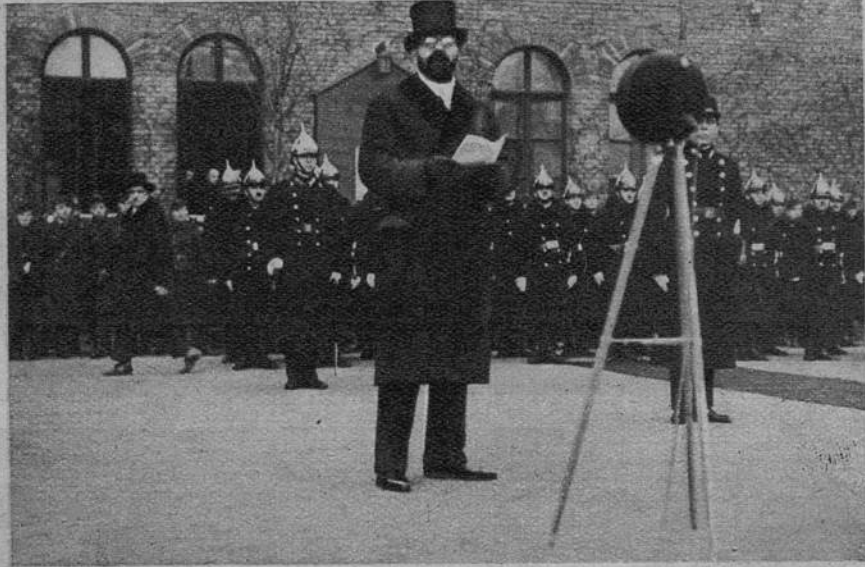
Dans les postes de police de Paris, les « clochards », les sans-abri, reçoivent maintenant des boissons chaudes et ont le droit de se reposer un instant. (W. W.)



En Roumanie, le major George Vaïzam vient d'être condamné aux travaux forcés à perpétuité pour espionnage et trahison. Voici sa dégradation devant les troupes. (K.)



A Budapest, Stephan Howath (à gauche) avait tué un inspecteur de police. Il a été condamné à mort et aussitôt exécuté. A droite : Les obsèques du policier tué par Howath furent solennelles. Voici le préfet de police Bezzegh Huszagh exaltant devant le micro les vertus professionnelles de la victime. (R.)



A Gentilly, le jeune Noiret, se tue d'un coup de revolver, et son amie (photo ci-dessus), se suicide à son tour sur son cadavre. (R.)



A Maisons-Alfort, une jeune femme, Marie Liévin, a tué à coups de hache son beau-père, Gaston Perrin, qui la brutalisait et voulait abuser d'elle. Voici (à gauche) la meurtrière au commissariat. Dans le petit logement de Maisons-Alfort, voici à présent (à droite) le cadavre de Gaston Perrin, la tête fendue à coups de hache, dans l'attitude même où il est tombé, où il est mort. (R.)

A Montclair (New-Jersey, Amérique), le jeune Pickerell (29 ans) avait épousé miss Barclay (15 ans). Le père de la jeune fille, riche industriel, déposa une plainte pour séduction et insultes. Il a été débouté. Les deux jeunes gens sont ici devant le tribunal. (W. W.)



Un curieux exercice de la police à cheval anglaise. Cela s'appelle le « ducking ». Meilleur moyen d'éviter les projectiles lancés par une foule, tandis que les chevaux continuent la charge... (I. P. S.)



En Angleterre encore, on apprend aux policemen à déposer devant la cour et à ne pas se laisser impressionner par les questions insidieuses des avocats de l'accusé. On appelle cela la « cour d'essais ». (I. P. S.)

= LA PÈGRE = MARSEILLAISE



On trouvait des empreintes sanglantes...

V

Victor Double-face, Grand-Cœur et ses hommes et le petit Charlot.

Le compagnon, le complice dont Victor n'avait entretenu à Barcelone, s'appelait Victor, à Marseille on le surnommait le vieux Victor, cet aventurier mettait son intelligence et ses nombreuses connaissances au service d'individus qui ne vivaient que de vols et de crimes.

Victor avait eu une existence agitée, des hauts et des bas, après avoir été aux honneurs, il était allé en prison. Un ministre en avait fait son secrétaire particulier, puis il avait navigué à bord d'un navire marchand comme officier. Devenu plus tard préparateur en pharmacie, il inventa le cigare au chloroforme qui devait servir aux internationaux pour endormir les voyageurs qui prenaient les trains de luxe afin de les dévaliser. Il s'occupa ensuite de la vente d'œuvres d'art et visita ainsi de vieilles églises et de nombreux musées, ce qui lui permit d'indiquer aux membres de sa bande les tableaux qui pouvaient être volés, puis revendus facilement.

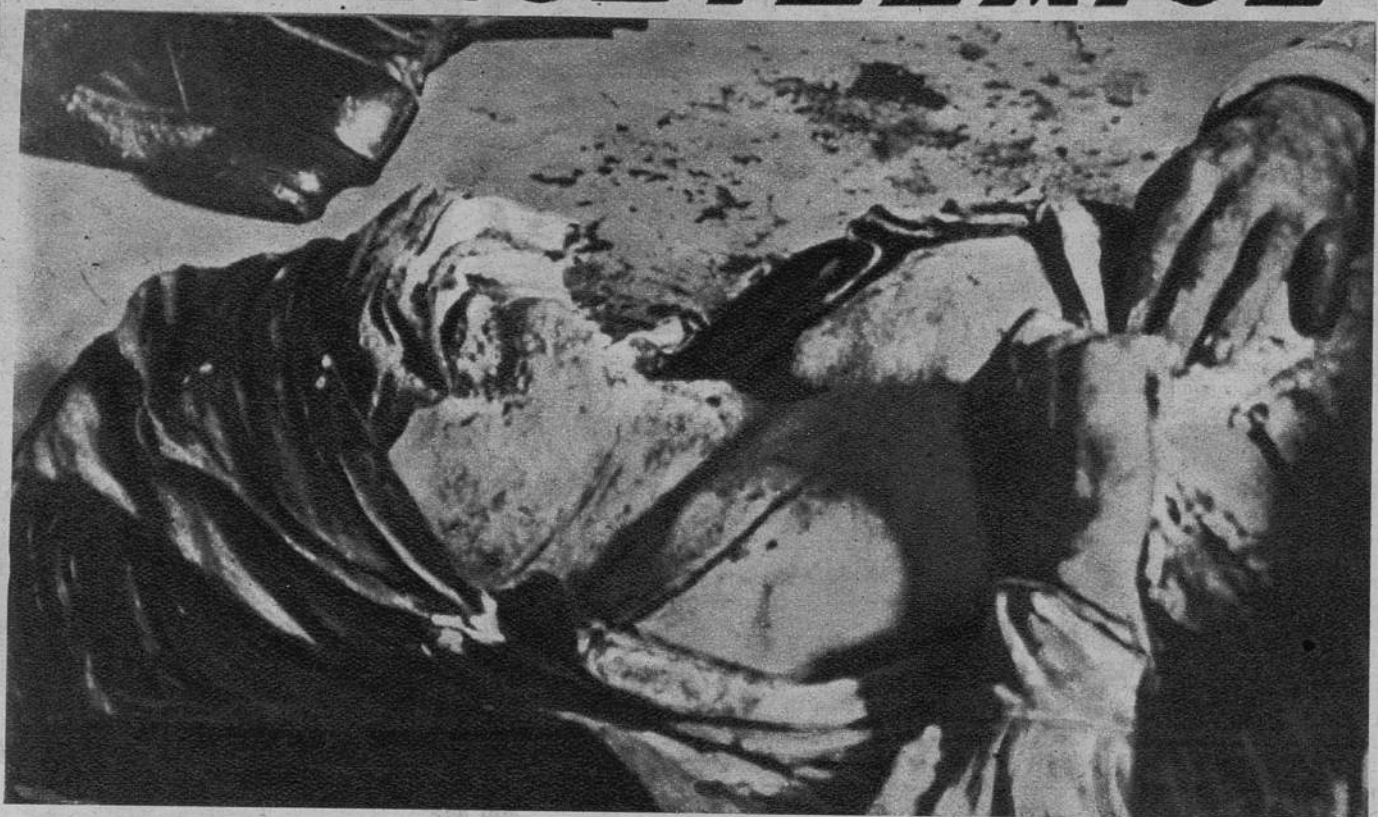
Victor se déplaçait fréquemment et portait quelque fois la tenue ecclésiastique pour dépister les recherches et inspirer confiance aux personnes qu'il voulait duper; tout doucement il glissa jusqu'au crime, ce qui lui valut d'être condamné à mort par contumace par la Cour d'assises de Toulouse pour complicité d'assassinat du père Cabanac à Plaisance-de-Touche.

Ceux qu'il fréquentait à Marseille étaient des repris de justice dangereux, capables des pires méfaits. Ainsi, toute une bande s'était formée. Et ce fut une série de crimes: policiers abattus, filles étranglées, victimes mystérieusement asphyxiées.

Des paysans avaient été assassinés dans leur ferme par des individus vêtus de blouses noires et masqués. Ces inconnus, venus sous prétexte d'acheter de l'eau-de-vie, étranglaient leurs victimes avec un foulard serré à l'aide d'un bâton, procédé de strangulation appelé la « garrotte », en usage en Espagne.

Des vieillards, des femmes avaient été assaillis et martyrisés par ces bandits, qui, comme les chauffeurs de la Drôme, brûlaient les pieds de leurs victimes pour leur faire dire où ils cachaient leurs économies, on trouvait bien des empreintes sanglantes, elles étaient inutilisables pour l'identification des assassins.

Le père Cabanac avait été tué de la même façon; ses assassins avaient volé des titres dont les coupons furent retrouvés à Marseille au cours d'une perquisition que j'effectuai chez Carlo, un ancien navigateur qui dénonça son chef, le fameux « Grand



Victor Double-face, avait une existence agitée. (Croquis de ROBERT LE NOIR.)

cœur». Celui-là était aussi un type extraordinaire qui ne manquait pas d'originalité.

Il était souteneur et poète, aux yeux du monde il était publiciste; en réalité c'était un monte-en-l'air d'une rare audace.

Il s'était allié à un ancien lutteur, nommé Prax, et à Dubois, un contrebandier, le plus cruel des meurtriers, puisqu'il était le bourreau de la bande.

Chez « Grand cœur » que je venais d'arrêter à Arles avec Prax et Dubois, porteurs de titres volés à Nîmes et à Toulouse, je trouvai des blouses noires et des masques en velours; des photographies d'œuvres d'art et une correspondance qui prouvait son passage dans des localités où des vols importants avaient été commis.

Malgré cela, « Grand cœur » nia avec un beau toupet, le juge d'instruction se trouvait mal à l'aise avec ces bêtes féroces qui bousculaient gendarmes et mobilier dans son cabinet. Un maquignon, du nom de Danos, qui faisait de fréquents voyages en Espagne pour en rapporter de la fausse monnaie, avait fait certaines confidences à un homme qui passait bien à tort pour renseigner la police.

Cette faute impardonnable, qui pouvait envoyer à l'échafaud une demi-douzaine de ses amis, décida de son sort.

Il avait d'abord été question de l'assassiner dans le train entre Béziers et Cette, lorsqu'il rentrait de Barcelone, et de précipiter ensuite son cadavre sur la voie



Un homme cossu, fumant de gros cigares, qui était propriétaire d'une maison close. (Toile de ROBERT LE NOIR. Salon d'Automne.)

pour faire croire à un accident. Un voyageur monté à la dernière minute en gare de Béziers lui avait sauvé la vie ce jour-là.

Ce fut à Lunel que le crime fut commis dans d'atroces circonstances.

Le maquignon emmené en voiture à la campagne pour une soi-disant expédition, qui devait être fructueuse, fut étranglé puis précipité sur le sol où ses agresseurs lui écrasèrent la tête à coups de marteau, pour le rendre méconnaissable. Son cadavre fut retrouvé ligotté dans la rivière le Vidourle, il fut extrêmement difficile de l'identifier.

Dans ce milieu, le gros Victor était roi, on suivait ses conseils, on avait foi en son expérience.

On ne savait rien de précis sur Victor. On ignorait son adresse, comment il vivait exactement. Le vieux renard se méfiait, on le rencontrait

....des gens morts par asphyxie.

dans des cafés ou la nuit dans des endroits déserts.

Qui était-il exactement? Personne ne le savait. Victor n'était qu'un prénom, son signalement était vague. Je ne trouvai rien dans les archives de police, des mois passèrent avant de mettre un nom sur cet énigmatique personnage.

Ce fut à la maison d'arrêt de Montpellier que je trouvai l'indication tant cherchée. Il se nommait Babilé, sa photographie anthropométrique n'existait pas, j'appris qu'il était originaire d'un petit pays de l'Hérault, j'eus l'idée un jour d'aller voir sa mère, une brave femme qui était la servante du curé, j'arrivai par un train de nuit, à tout hasard je demandai au chef de gare de la localité si mon ami Babilé était là.

— Monsieur Victor? me dit-il, tout souriant, mais oui il est arrivé à minuit. Il vient une ou deux fois par an dire bonjour à sa vieille maman,

Au-dessous: Un jeune Marseillais qui prétendait avoir beaucoup d'estime pour moi. (Croquis de ROBERT LE NOIR.)





On étranglait les filles.

pensez donc il voyage pour les vins... J'étais radieux, j'allais enfin mettre la main sur le plus criminel des hommes. Comme le pays était petit, je fus vite devant l'église. J'usai de ruse pour me présenter à la cure. La mère de Babilé vint m'ouvrir la porte, je demandai le curé, il disait la messe.

— Je crois connaître votre fils, dis-je à la domestique.

— Mon gros Victor, s'exclama-t-elle, si vous étiez venu une heure plutôt, il était ici, assis à cette table... quel brave garçon... voyez ce qu'il m'a apporté.

La mère Babilé me montrait une boîte de bonbons et souriait tout heureuse d'avoir revu son fils en bonne santé.

— Où est-il allé, questionnais-je, anxieux de savoir.

— Il a repris le premier train sur Narbonne. Il est venu en passant, simplement pour m'embrasser et dire bonjour à M. le Curé.

Il était inutile de jouer plus longtemps la comédie, je fouillai la chambre de la vieille femme, je cherchais des papiers, une photo, quelque chose enfin qui me renseignât sur l'homme qui m'échappait encore.

Il me fallait calmer la bonne maman qui pleurait, lui mentir pour la consoler ; seul le prêtre connut la vérité, car je devais justifier ma perquisition un peu brutale mais nécessaire.

Le plus étonné fut le chef de gare, qui ne croyait pas au départ de Victor.

— Je suis bien surpris qu'il ne m'ait pas serré la main, me dit-il l'air navré ; pensez donc, voilà quinze ans que je le connais, il est si brave...

Toulouse eut le privilège de juger cette bande redoutable.

Un homme cossu, fumant de gros cigares, qui était propriétaire d'une maison close et qui passait pour être très fortuné, mais d'une triste moralité, était aussi présent, que venait-il faire à Toulouse ? Un de mes informateurs me renseigna.

— Il est dans le pastis, il aurait été bon si « Grand cœur » avait parlé, c'est son banquier, c'est lui le fourgue habituel de la bande... on lui a fait dire de venir ici pour attendre les ordres, vous pensez s'il est à la noce.

Dans le courant de la dernière audience, mon informateur arriva essoufflé au Palais.

— Il y a du nouveau !... il faut prendre des mesures immédiatement, on doit faire évader Grand cœur et les autres, ce soir, au retour à la prison.

— Par quels moyens ?

— Le patron de maison dont je vous ai parlé n'avait aucun intérêt à venir ici pour assister au procès. Ce voyage ne pouvait qu'attirer l'attention sur lui et le rendre suspect. C'est donc, comme je vous l'ai dit, sur l'ordre de Grand cœur qu'il est venu à Toulouse.

Pour en arriver au fait, le plan est le suivant. Les détenus sont transportés de la prison au palais dans une vieille voiture cellulaire, tirée par un cheval. Une auto venant en sens inverse heurterait et renverserait le panier à salade et une seconde voiture qui viendrait derrière, recueillerait les prisonniers pour les transporter immédiatement en Espagne. Le type en question a été mis en demeure de fournir les autos et les hommes, sous peine de se voir dénoncer aussitôt après le procès jugé. Le verdict devant être rendu tard dans la nuit, le coup projeté pourrait réussir, la route étant absolument déserte à ce moment-là.

Il fallait aviser au plus vite, je prévins le président qui suspendit immédiatement l'audience, je lui rendis compte de ce que m'avait dit mon informateur. Il fut aussitôt décidé de renvoyer la fin des débats au lendemain.

Cette mesure, dictée par la prudence, ne fut pas très appréciée ici par les avocats, ni par leurs clients, les premiers, qui n'étaient pas dans le secret des dieux, ne comprenaient rien à cette décision anormale, qui coupait les plaidoiries ; les seconds semblaient rager à froid, ce qui prouvait

qu'il ne s'agissait pas d'une information fantaisiste.

Ce qui m'étonna le plus, ce fut la disparition subite de l'homme au gros cigare,



Les deux Italiens qui avaient fait un cambriolage et caché des bijoux à Marseille. (Croquis de ROBERT LE NOIR.)

qui probablement avait jugé bon d'assurer tout d'abord sa retraite.

Le lendemain, la route était gardée et la voiture escortée par des gendarmes à cheval. Cette mesure était d'autant plus nécessaire que Grand cœur, Prax et Dubois venaient d'être condamnés à quinze ans de travaux forcés et que deux des autres s'étaient vu octroyer vingt ans de la même peine. C'était un verdict sévère qui affola toute la pègre marseillaise.

Ils devaient aller plus tard devant une autre Cour d'assises, qui fit preuve de la même sévérité.

Je devenais, paraît-il, très gênant pour tout ce joli monde, il était fortement question de me supprimer, ou tout au moins

de me corriger pour m'apprendre à respecter les coutumes du pays.

Ce fut de Toulon que vint la menace, un jeune Marseillais qui prétendait avoir un peu d'estime pour moi m'avait prévenu charitablement.

— J'ai entendu une conversation au

objet venait de tomber sous la table, je le ramassai aussitôt. C'était un couteau à cran d'arrêt.

— Prends au moins ton bien, lui dis-je.

— Ce n'est pas à moi, je le jure.

Dans la rue, l'explication fut rapide. Les mains hautes, le visage blême de colère ou



Il était fortement question de me supprimer (Croquis de ROBERT LE NOIR.)

de honte, en face des autres, il écouta ce que j'avais à lui dire.

— Je vais te donner un bon conseil : une autre fois, soit moins bavard, ne raconte pas tes projets devant n'importe qui, cela pourrait t'occasionner de gros ennuis... Autre chose, si tu tiens à sauver ta peau, ne me manque pas, car au moindre geste dans la rue, je t'abats comme un chien.

— Mais, monsieur le Commissaire, protesta Charlot, je n'ai jamais rien dit contre vous ni menacé personne... on m'en veut, je le sais bien.

— Suffit, coupai-je. J'ai fait le voyage de Marseille dans le seul but de t'avertir de mes intentions.

Quelques heures plus tard, l'homme qui avait décidé de « me supprimer » retournait sa veste.

Le fauve était dompté.

— Je connais une affaire, me dit-il, une « taule » qui a été faite ici par deux Italiens ; les bijoux sont à Marseille, je vais vous conduire dans le bar où vous pouvez rencontrer les types, ils sont bons tous les deux...

(A suivre.)

RENÉ MÉTÉNIER,
Ancien chef de sûreté.

A DEUX DOIGTS D'UNE NOUVELLE ERREUR JUDICIAIRE

Ce fut un incident qui fit grand bruit dans un élégant lycée de la rive droite.

Un tout jeune élève — treize ans à peine — perdit un petit portefeuille qui fut rapporté au surveillant général.

Le portefeuille ouvert, on constata qu'il contenait, outre une carte portant le nom et l'adresse de son jeune propriétaire, la somme de deux mille six cents francs.

Or, quelques jours auparavant, on avait constaté que la caisse du lycée était en déficit — déficit inexpliqué — de dix-huit cents francs.

Les deux faits rapprochés, une enquête discrète fut immédiatement ouverte. On apprit que les parents du jeune élève ne pouvaient justifier de la présence de tant d'argent dans le portefeuille de leur enfant.

De là à accuser ce dernier d'avoir fouillé dans la caisse du lycée il n'y eut qu'un pas.

On ne le franchit heureusement pas. Interrogé, le jeune inculpé expliqua comment il avait autant d'argent sur lui.

Le garçonnet, commerçant dans l'âme, avait réuni cette somme importante grâce à des tombolas et loteries successives.

Il avait commencé par mettre en loterie dans sa classe un livre fort bien relié pris dans la bibliothèque de son papa.

Cette opération lui avait rapporté une trentaine de francs. Avec cet argent, il avait acheté des fournitures de classe qu'il mettait encore en tombola, le prix du billet étant minime. Et ainsi de suite, de loterie en loterie, de tombola en tombola, il avait récupéré, en moins de trois mois, la somme dont il était vraiment propriétaire.

Car le lendemain de ses déclarations on découvrait qu'une somme de dix-huit cents francs payée pour un travail de maçonnerie n'avait pas été portée sur les livres de comptabilité de l'établissement, le comptable étant en congé pour maladie.

Et ainsi fut évitée une nouvelle erreur judiciaire.

C'est dans ce même lycée qu'un garçonnet de quinze ans, menacé d'un sévère rapport par un maître d'internat qu'il avait insulté, proposa froidement à ce dernier :

— Monsieur, ne dites rien... Demain, je vous apporterai cinquante francs !

(1) Quartier réservé aux femmes.

Il y a quelque temps, on pouvait lire dans les journaux de Paris : « 201 kilogrammes d'opium saisis dans une villa près de Marseille. Les services de la Sûreté, ayant appris qu'une quantité importante d'opium avait été débarquée d'un navire, surent bientôt que la marchandise avait été transportée à la villa Gergette, où ils finirent par découvrir 201 kilogrammes d'opium recouvert de papier argenté, de toile et de papier d'emballage. Le chauffeur qui l'avait amené, et qui prétendait ignorer qu'il s'agissait d'opium, a été arrêté. On recherche ses complices. »

Cet entrefilet nous rappelle bien d'autres cas du même genre qui bien souvent sont rapportés par les journaux des différents pays, et nous incite à entretenir nos lecteurs un peu plus longuement au sujet de cette pernicieuse drogue.

Vers la fin de l'année dernière, un commissaire de police de Paris avait devant lui deux télégrammes conçus tous les deux en ces termes : *Maman bien arrivée. Les deux avaient été expédiés le même jour, presque à la même heure ; ils étaient adressés à la même personne, à un certain M. Jacques Blum. Ce qu'il y avait de suspect, c'était que l'un venait de Brème et l'autre de Marseille. Comment était-il possible que l'honorable mère de*

À droite : Les contrebandiers d'opium possèdent en général un arsenal formidable pour se défendre contre la police. Au cours d'une perquisition, on découvrit les armes ci-dessus dans un club de nuit.



un kilogramme d'opium coûte dans le commerce de gros de 3 000 à 3 900 francs. Pour une injection, une pipe ou une prise, il en faut environ 20 milligrammes. Un kilogramme suffit donc pour 50 000 personnes. Comme la prise se vend en moyenne 6 francs, le kilogramme revient donc au détail à environ 300 000 francs. Joli bénéfice, n'est-ce pas ? Si l'on pense que l'opium (nous nous servons aussi de ce nom collectif ici) est toujours falsifié — on y incorpore souvent jusqu'à

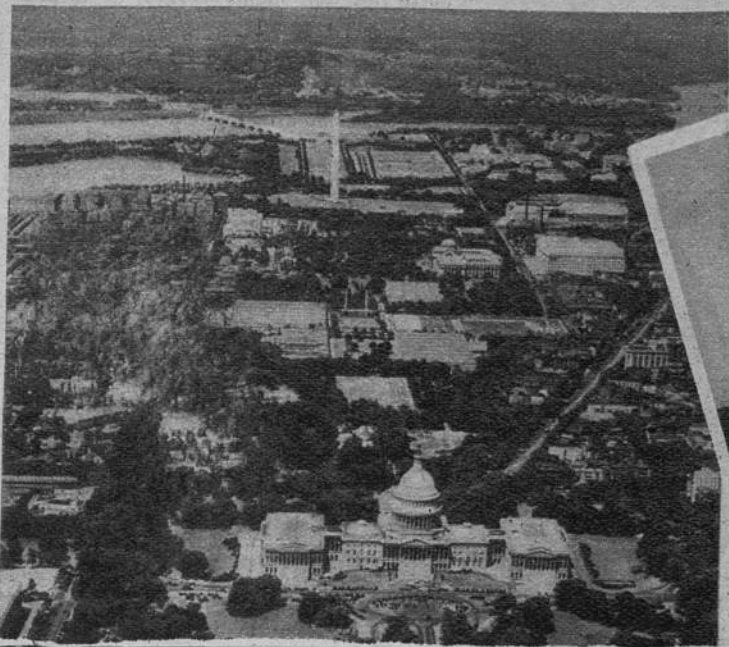
liards de francs. La police égyptienne indique pour le demi-million de morphinomanes une dépense annuelle de 1 620 millions de francs, somme qui s'entend pour une drogue non falsifiée. Ce sont là des chiffres énormes, qui nous expliquent facilement pourquoi les contrebandiers prennent sur eux le risque d'être coffrés pour quelques mois, voire d'y perdre leur vie ; qu'ils arment leurs navires de mitrailleuses et de canons à tir rapide, et qu'ils sont prêts

ses aveux et d'après les recherches que la police fit en conséquence, elle put faire les constatations suivantes :

C'est Constantinople qui est le centre principal de la production de l'opium. Des fabricants japonais y fondèrent, il y a quelques années, trois



CONSTANTINOPLE



WASHINGTON

M. Jacques Blum fût à la même heure à Brème et à Marseille ?

Pour éclaircir ce mystère, on fit venir M. Blum, et bientôt le commissaire put se rendre compte qu'il avait fait un coup de maître. M. Blum était un des principaux intermédiaires d'une vaste organisation de producteurs, de marchands et de contrebandiers d'opium. Six semaines de patientes recherches permirent alors à notre police de découvrir tout le réseau de cette contrebande, qui s'étendait sur les cinq parties du monde.

Les criminalistes ont l'habitude de désigner sous le nom collectif d'opium tous les narcotiques tels que : l'opium, la morphine, l'héroïne et le hachiche. Chaque année, ils réunissent toutes leurs expériences et les rapports sur leur activité dans ce domaine en un document volumineux qui porte le titre peu prétentieux : *O. C. 294*, qui est soumis à la commission de l'opium de la Société des nations.

La contrebande de l'opium est donc une affaire si importante pour qu'à la Société des nations, il y ait une commission spéciale pour cette drogue ? Pour en convaincre nos lecteurs, il suffira de citer quelques chiffres, tirés du rapport *O. C. 294* :

90 p. 100 de matières étrangères, — on comprendra qu'avec un kilogramme d'opium, on peut gagner, en moyenne, la somme assez rondelette de 24 millions de francs. Est-il étonnant, à ces conditions, qu'environ 200 000 individus vivent de la contrebande de l'opium et que la plupart d'entre eux mènent une vie scandalement luxueuse ?

Y a-t-il tant de morphinomanes dans le monde ? Nous n'avons évidemment, à ce sujet, que des notions approximatives, car la police est loin de les connaître tous. En Egypte, par exemple, la police sait que, sur 14 millions d'habitants, il y en a un demi-million qui s'adonnent à la drogue. La police américaine a calculé que dans les Etats-Unis il y en a deux millions, de sorte que par tête de la population on y dépense 600 francs par semaine pour de l'opium, ce qui fait, comme dépense annuelle, la somme énorme de deux milliards 600 millions de dollars, c'est-à-dire environ 65 mil-



LIVERPOOL



MARSEILLE

à une lutte sans merci avec les postes de la police frontière.

Pour en revenir à notre M. Jacques Blum, disons qu'il ne faut nullement se le représenter comme un contrebandier de cinéma, mais comme un bourgeois posé, tranquille et digne, que l'on prendrait facilement pour un commerçant ou un rentier si, dans un café, on l'avait comme voisin de table. Aussi M. Blum jeta-t-il de hauts cris quand le commissaire osa l'inculper du trafic de l'opium. Pourtant des interrogatoires qui duraient des jours et des nuits le rendirent plus docile. D'après



29

usines qui produisent tout ce que désirent si ardemment les morphinomanes : de la morphine, de la cocaïne, de l'héroïne, de l'opium, des 14 milliards 400 millions, on fait 1 440 milliards. 1 440 milliards ! N'y a-t-il pas lieu d'intervenir ?

De Constantinople, la marchandise va en Egypte ou à Vienne. C'est cette dernière ville qui est une des places les plus importantes pour le trafic et la contrebande du poison. De là, il est expédié à Copenhague, à Berlin ou, par Anvers, à Liverpool, par Paris, à Cherbourg et à Marseille. Dans toutes ces villes, la

« Opium » d'autres d Paris, éta gramme : était parv Mille ki semaine l'Ouest eu Orient. Le lieux de pr plus encor de la drog et surtout L'Australie la funeste On voit s'étend sur rissant de

Les moyens de le combattre ? Les policiers de presque tous les pays s'entraident dans la

lutte entreprise contre ce fléau, mais jusqu'ici le succès est minime. La Suisse a bien fait baisser la production de l'opium de 70 p. 100 par des mesures draconiennes. En Autriche, il y a des lois presque aussi

douzaines, de saisir des quintaux de la drogue, si on n'arrive pas à en tarir les sources ? Il y a bien une convention internationale qui s'est donnée la tâche de combattre et d'extirper le commerce et

la contrebande de l'opium par tous les moyens possibles, mais ni la Turquie ni la Perse n'en font encore partie. Dans ces deux pays, les narcotiques comptent parmi les articles d'exportation les plus importants. De même le Pérou et la Bolivie n'ont pas encore signé la convention. Par ces trous dans la convention, l'univers est envahi par un immense torrent de poison qui engloutit des millions d'hommes, mais qui rapporte aussi des milliards à d'autres.

Le commerce de l'opium étant donc particulièrement rémunérateur, on peut s'imaginer que les trucs et les ruses qu'emploient les producteurs et les marchands d'opium, sont innombrables. Dans



ALEXANDRIE



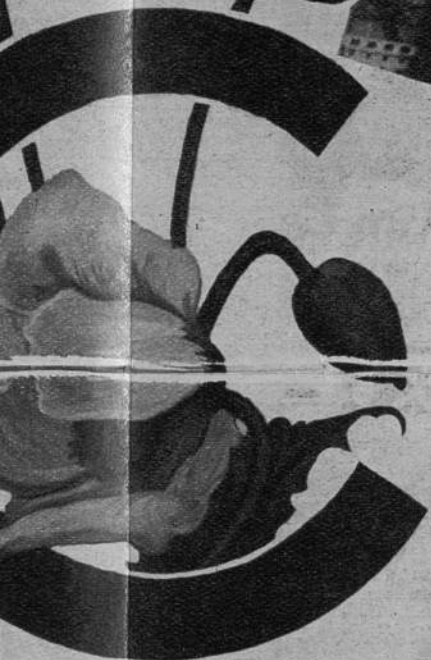
BRÈME



VIENNE



PARIS



294



COPENHAGUE

sévères. Mais à quoi servent toutes les lois et toutes les mesures policières, quelle est l'utilité de prendre des marchands et des contrebandiers par

son chemin à travers l'Europe, la marchandise voyage sous de fausses déclarations. Aussi longtemps qu'elle est transportée par chemin de fer, elle se cache plus facilement parmi les milliers de colis. Le risque est bien plus grand quand il s'agit de la charger sur un bateau. Dans les ports, la police et la douane peuvent faire plus facilement des perquisitions sévères. Voici un petit extrait des rapports de la police d'un port américain : le vapeur *Talthybius* : 17 paquets d'opium, cachés en partie dans les rouleaux de cordes, en partie à l'intérieur des cordages mêmes.

Le vapeur *Président-Jackson* : 10 kilogrammes de morphine, déjà en ampoules, cousus dans les ourlets du linge d'une femme de chambre.

police a pu découvrir les personnes chargées de ré-expédier la marchandise. Les lettres de voiture ne comportent naturellement pas la mention « Opium », mais celle de fourrures, de verreries et d'autres désignations innocentes. M. Jacques Blum, à Paris, était une sorte d'inspecteur général, et le télégramme : *Maman bien arrivée* signifiait que l'opium était parvenu sans encombre à Brème ou à Marseille. Mille kilogrammes d'opium partent en moyenne par semaine pour l'Amérique, grâce à l'organisation de l'ouest européen. Autant de chemins conduisent en Orient. Les innombrables ports de la Chine sont des lieux de préférence pour la contrebande de l'opium. Là, plus encore, on manque de chiffres précis. Une partie de la drogue est envoyée par des marchands chinois, et surtout par des Japonais, en Amérique occidentale. L'Australie aussi en est pourvue, mais il semble que la funeste passion n'y soit pas encore aussi répandue. On voit donc que la contrebande des narcotiques s'étend sur tout le globe. C'est le commerce le plus florissant de nos jours.



A gauche : Inspecteurs du service spécial américain examinant de l'opium saisi dans une gare. (I. N.)



Dans de grandes caisses désignées comme contenant des pâtes alimentaires, la douane vigilante de San-Francisco a découvert une quantité formidable d'opium. (I. N.)

Le vapeur *Oregon* : 300 caissettes de cocaïne, 400 tubes d'héroïne, cachés séparément dans un envoi de linge.

Le vapeur *Président-Taft* : 176 kilogrammes d'opium, trouvés dans les ventilateurs du navire.

Le vapeur *Manhattan* : 90 kilogrammes d'opium, dissimulés dans du linge de table sale.

Le vapeur *Protesilaus* : 126 kilogrammes d'opium, dans les réservoirs à air des canots de sauvetage. Les carènes des canots étaient soigneusement creusés à cet effet. Qu'on s'imagine ce qui serait arrivé si, en cas d'avarie au large, les passagers avaient été obligés de monter dans ces canots !

Souvent le hasard joue un rôle dans la découverte de l'opium.

Dans l'*Oregon*, l'enfant d'un sans-travail, une petite fille de cinq ans, trouva une fois, cachées sous le lit de son père, des bouteilles, dont elle prit une au hasard. Elle n'avait pas de poupée et elle aurait tant aimé en avoir une. Ayant entouré la bouteille d'un morceau d'étoffe, elle prit cette poupée improvisée dans le bras, lui chanta ses petites chansons et alla la montrer à ses amis dans la rue. Ceux-ci, naturellement, ne se contentèrent pas de voir cette nouvelle poupée, ils voulurent aussi la tenir et jouer. Une petite querelle, la poupée tombe sur le pavé et, vlan... de petites tablettes, blanches comme la neige, roulent sur le pavé gris, juste devant les bottes bien cirées de l'agent de service. Il en ramasse quelques-unes et a vite fait de s'apercevoir que c'est de la morphine. Quelques minutes après, le père de l'enfant fut appréhendé, et il avoua être le complice d'un contrebandier de narcotiques. Il fut si abattu d'avoir été pris qu'il essaya de se noyer avec l'enfant. On put le sauver ; les journaux s'occupèrent du cas ; une enquête fut faite ; l'enfant eut une poupée remplie non de poison, mais de sciure de bois seulement.

La police américaine a déjà trouvé de l'opium fondu dans des blocs de caoutchouc, au fond des réservoirs d'eau potable, dans les tuyaux du chauffage central, sous les tas de charbon. Depuis quelque temps, elle emploie des chiens pour la recherche de l'opium. Cette drogue, qui provient du pavot somnifère, possède une odeur caractéristique si pénétrante que les hommes s'en aperçoivent déjà, mais les chiens y sont évidemment encore bien plus sensibles.

Voilà seulement quelques exemples de la contrebande en gros. A cela il faut encore ajouter tous les trucs de petits contrebandiers, qui eux aussi savent en l'occurrence déployer une remarquable ingéniosité. Cigarettes, morceaux de savon, bibles des sociétés bibliques anglaises, boutons de roses d'un bouquet, tout est bon pour servir de cachette aux stupéfiants. Nous avons déjà dit que 200 000 hommes vivent de la contrebande de l'opium, 200 000 hommes connaissant toutes les roueries et versés dans tous les arts de la tromperie. Impossible donc de s'imaginer combien sont nombreuses les variations de cette contrebande.

La lutte contre l'opium est encore rendue plus difficile par la prudence et l'habileté, la ruse et le manque de scrupule qui caractérisent les vendeurs de détail. Ils divisent le poison en des portions minimes, et, quoiqu'il soit déjà falsifié, ils y ajoutent encore du sucre ou du bicarbonate de soude. Ensuite ils l'enferment dans les petits sachets de pharmacien que tout le monde connaît, et ils portent sur eux, le plus souvent dans des boîtes à allumettes, ces cartes de visite de la perdition. Les lavabos des cafés, les urinoirs publics, les stations des voitures de place, les cabines téléphoniques publiques sont autant de lieux où le poison passe aux mains des consommateurs pour leur donner quelques moments de doux plaisir qu'il faudra payer d'épouvantables souffrances

suivies à brève échéance d'une mort inévitable.

Après Vienne, c'est l'Égypte qui a le record dans le trafic de l'opium. D'aucuns prétendent que les mahométans, à qui le Coran défend l'alcool, sont d'autant plus accessibles aux narcotiques. Avant la guerre, c'était le hachiche, ce poison gagné du chanvre indien, qui était le narcotique le plus répandu. Depuis que les usines de Constantinople travaillent, les Égyptiens ont aussi appris à connaître les « bienfaits » de la morphine, de la cocaïne et de l'héroïne. Ils y avaient déjà été préparés pendant la guerre, quand les officiers anglais y introduisirent des narcotiques en contrebande. Les navires-hôpitaux qui arrivaient à Alexandrie apportaient dans les armoires à médicaments des quantités de drogue. Les douaniers ne pouvaient que laisser passer les camions chargés de caisses portant l'inscription : « Munitions » et qui, en réalité, contenaient du poison ; le port était situé dans la zone de guerre et les douaniers égyptiens étaient impuissants vis-à-vis des soldats anglais.

Après la guerre, ce fut pis encore. On a découvert une organisation de la contrebande de l'opium ayant des ramifications dans la police même. A quoi servaient toutes les saisies occasionnelles de la douane. A quoi bon découvrir vingt et une caisses de beurre aux parois doubles entre lesquelles étaient cachés 86 kilogrammes de hachiche, et que, dans des tonneaux remplis de moelle de tomates, on trouve au milieu de la masse rouge des boîtes en étain remplies de hachiche ? On peut bien ouvrir au couteau certaines malles en cuir dont les fonds doublés tentent d'échapper des kilogrammes et des kilogrammes de hachiche et d'héroïne. Un portefaix qui eut à transporter quatorze sacs de pruneaux put bien constater, en portant à la bouche un pruneau tombé par terre, que ce pruneau, au lieu d'un noyau, contenait un morceau de hachiche en forme de cœur, ce qui permit aux douaniers de découvrir ensuite du hachiche dans tous les pruneaux. Tout cela ne sert à rien, car il y a une institution contre laquelle même les douaniers sont impuissants, c'est la juridiction consulaire.

Les filous qui font entrer en contrebande des narcotiques en Égypte sont pour la plupart des Grecs, des Italiens ou des Anglais, et la police ne peut rien leur faire directement, parce qu'elle doit d'abord se procurer du consulat respectif l'autorisation de les arrêter. Jusqu'à ce que celle-ci soit arrivée, le contrebandier a souvent disparu, si le cas n'est pas pire encore comme tout récemment.

Il y a quelque temps, le commissaire de police Jays apprit que George Macris, un des plus fameux marchands de narcotiques, venait d'arriver à Alexandrie. Il avait toutes les raisons de supposer que bientôt un envoi important d'opium devrait le suivre. Il prit les mesures appropriées et il sut que quelques jours plus tard, à l'arrivée du vapeur *Umbria*, un homme se présentera au chef de la douane d'Alexandrie pour lui soumettre une lettre du consulat italien, portant le sceau officiel et la signature du consul Vicenzo Bondi. Le consul le pria de laisser passer cinq malles apportées par le *Umbria*, ne contenant que des livres et des documents du consulat. Les malles furent livrées, chargées sur une voiture, et le commissaire se dirigea vers la place Mohammed Ali, sans se douter toutefois qu'il était suivi des agents de Jays. Les malles furent alors chargées sur un taxi et transportées à l'hôtel Summer Palace, où trois hommes les attendaient déjà. Ces hommes, de leur côté, ignoraient absolument que le monsieur assis à une table voisine était le commissaire Jays. C'était bien ce qu'il avait attendu, car dans l'un de ses trois voisins il avait reconnu George Macris. Depuis longtemps, Jays soupçon-

nait le directeur de l'hôtel Majestic, un des plus grands hôtels d'Alexandrie, d'être un marchand de stupéfiants. Il fit donc appeler Macris au téléphone du Majestic, l'interlocuteur se disant le directeur de cet hôtel : « Qu'y a-t-il donc ? demanda Macris. — Je voudrais savoir si la marchandise est bien arrivée. — Parfaitement. La lettre du consulat était magnifique. Venez immédiatement, il faut que je vous parle. »

Cela suffisait. Toute la bande fut arrêtée. Le scandale fut énorme. Pensez donc, le directeur de l'hôtel Majestic, un membre en vue de la bonne société bourgeoise !

Mais comment la bande s'était-elle procurée la lettre du consul ? Des investigations prudentes de la police amenèrent la solution de l'énigme. Le signore Secchi, attaché de l'ambassade italienne, était le complice des contrebandiers. Joueur toujours en embarras d'argent, il avait volé des lettres à l'en-tête du consulat et les avait vendues, avec la signature authentique du consul, contre une rémunération appropriée. Comment alors se saisir de la personne de ce diplomate jouissant de

l'exterritorialité ? Il fallut avoir recours à la ruse. Un sous-officier de la police, accompagné d'un gendarme du consulat, alla prier Secchi de se rendre à la prison de la police puisqu'un sujet italien devait y subir un interrogatoire. Secchi, qui avait déjà souvent fait des démarches semblables, les suivit sans se douter de rien. A peine fut-il arrivé que Jays lui dit à brûle-pourpoint qu'il était un filou. L'attaché mit aussitôt la main dans la poche de son veston, en sortit un revolver et essaya de se brûler la cervelle. D'un rapide mouvement de bras, Jays fit dévier la balle, qui ne fit à l'attaché qu'une petite égratignure.

Voilà le dernier scandale des narcotiques à Alexandrie, mais ce n'est qu'un épisode insignifiant de l'immense scandale qui est consigné dans les rapports déposés sur les bureaux de la Société des Nations. Ils portent tous l'inscription qui est une sorte de dénomination collective pour les terribles poisons dont nous venons de parler : O. C. 294.

J. JÉRÔME.

LES CHIENS POLICIERS ITALIENS A L'HONNEUR

La police italienne, depuis l'année dernière, a été réformée par les soins de Mussolini, qui estime à juste titre que le maintien de l'ordre dans la rue est l'un des premiers soucis de tout gouvernement qui se respecte.

Le Duce tient lui-même à attester que l'intérêt qu'il porte aux services de la sûreté du royaume n'est pas une simple attitude. C'est dans cet ordre d'idées qu'il a tenu à présider la fête annuelle de la police romaine, et à remettre un fanion à ses armes aux délégués de la police de l'Italie entière.

La cérémonie bien entendue a été précédée d'une revue, à laquelle ont pris part les détachements de tous les corps : à pied, à cheval, à bicyclette, à motocyclette. Le clou de cette parade brillante a été, à coup sûr le défilé des chiens policiers, que représente notre photographie.

Les services de la sûreté italienne, plus que les nôtres, font appel aux services des détectives à quatre pattes. Ce sont, comme on peut le voir, de très belles bêtes sélectionnées, des bergers allemands de race pure. Ils ont chacun un maître auquel ils obéissent ; et leur entraînement est extrêmement poussé. Ils participent à toutes les rondes nocturnes ; leur flair a déjà eu pour résultat de remarquables arrestations, notamment en des affaires de pilliers de trains et de vols de marchandises — à la brume — sur les quais du Tibre.

De très nombreuses personnalités d'État, des ministres, des officiers supérieurs de l'armée, de la marine, de l'aviation, avaient tenu à apporter leur salut et l'hommage de leur présence à la fidèle police qui veille à la tranquillité de l'Italie et à sa prospérité par l'ordre et le travail.

(S. G. P.)



PLACE AUX JEUNES !



Pour
RÉUSSIR
dans
la
VIE



DÉFENDEZ vos CHEVEUX

Vos cheveux tombent-ils ?
Avez-vous des pellicules ?
Blanchissent-ils prématurément ?
Sont-ils abîmés par les mauvais shampoings,
les teintures ou les ondulations ?

Ce n'est pas de l'emploi d'une lotion quelconque que vous pouvez attendre le succès. **Seuls** les

SÉRUMS CAPILLAIRES

préparés spécialement pour les différentes maladies du cuir chevelu, vous donneront dans TOUS LES CAS satisfaction.

Nos Sérums et nos Shampoings ont depuis onze ans obtenu dans tous les pays un succès sans précédent. Adressez-vous en confiance au Médecin-Spécialiste attaché au

Laboratoire des Sérums Capillaires

Dépt. 274 C, rue de Téhéran, 15, PARIS (VIII^e)

qui examinera personnellement et gratuitement votre cas. Joindre les indications suivantes : 1° Nom et adresse ; 2° Age et sexe ; 3° Tous renseignements utiles ; 4° Une mèche de cheveux (tombés de préférence).

Vous recevrez, par retour du courrier, discrètement et sans engagement de votre part, l'indication du traitement à suivre.

Comment on « refit une tête » à un cadavre inconnu



La valise dans laquelle fut trouvé le cadavre de la jeune fille. Remarquez le mètre qui se trouve sur la valise et qui indique la largeur d'un mètre et la hauteur de 0^m,40.

Budapest. De notre correspondant particulier.

Le petit train local venait de quitter la station de Hatvan, un grand village à une soixantaine de kilomètres de Budapest. Les voyageurs étaient pour la plupart des gens simples, petits bourgeois ou petits fermiers qui rentraient de la capitale après des courses, des achats ou des démarches officielles. Ils furent surpris de voir un contrôleur traverser les wagons pour la seconde fois en criant avec impatience :

— A qui cette valise dans le couloir ? Elle gêne le passage... Que celui à qui elle appartient la reprenne !

Personne ne bougeait, personne ne se déclarait propriétaire de l'objet. Le contrôleur scrutait les visages avec méfiance. Souvent des voyageurs laissaient leurs valises dans le couloir près d'une porte, afin de n'avoir pas à les soulever, à les mettre dans le filet. Cette fois-ci cependant, les gens haussaient les épaules. Alors, furieux, le contrôleur donna un coup de pied à la valise, qui remua à peine. « Curieux, pensa le brave agent de la compagnie, comme elle est lourde. » Il se pencha, pour la regarder d'un peu plus près, mais aussitôt se redressa, tout pâle. Entre les fers de la serrure, deux gouttes de sang perlaient...

On retourna la valise à Hatvan ; on avertit la police. Malgré les gouttes de sang, malgré la pesanteur du colis, on ne pouvait supposer qu'on allait trouver un corps humain : la valise ne mesurait qu'un mètre sur 40 centimètres ! Cependant, à la grande horreur de tous, en soulevant le couvercle, apparut le cadavre nu d'une jeune fille, complètement plié en deux. Le corps était aplati, le thorax reposait sur les genoux ; la tête était prise entre les jambes. Le corps meurtri était couvert de contusions, le cou portait des traces de strangulation.

Un horrible crime venait d'être commis, et l'assassin avait choisi cette façon peu



Marie Nagy, dont l'identité fut si habilement découverte.

banale de se débarrasser de la victime.

La police se posa aussitôt trois questions : 1° Quel était ce criminel aussi perfide que courageux qui transportait avec lui le cadavre ? 2° D'où venait-il ? 3° Qui était la victime ?

On eut très vite une réponse à la seconde question. L'assassin arrivait de Budapest. Plusieurs personnes l'avaient vu arriver par le train du matin, portant lui-même son



Le cadavre de la jeune fille avait commencé à être « reconstruit » par les policiers hongrois.

fardeau macabre. En attendant le départ du train, il était entré dans le buffet de la gare, pour y prendre un repas copieux, le plus tranquillement du monde. Il avait lié conversation avec un ouvrier, lui avait offert un coup de vin blanc, pour qu'il l'aiderait à monter dans le train la valise pesante. Ceci fait, l'homme mystérieux avait attendu le départ, et au moment où la locomotive s'était ébranlée, il avait sauté rapidement du wagon. La malle avait continué toute seule son voyage, tandis que le criminel prenait le premier train en direction contraire et retournait à la capitale.

Il s'agissait maintenant de retrouver la trace de l'assassin à Budapest et de l'identifier exactement. Tâche ardue ! D'autant plus ardue que les divers signalements donnés de lui étaient nettement contradictoires. Les uns parlaient d'un homme brun, de grande taille, très bien vêtu ; les autres assuraient qu'il avait la taille moyenne, les cheveux presque blonds, un costume très modeste.

Devant cette impossibilité d'identifier l'assassin, la police changea de tactique. La section anthropométrique de la préfecture de Budapest reçut la mission de rendre reconnaissable la jeune femme tuée, dont la tête avait été complètement écrasée par la strangulation et le voyage dans la malle. Si ce travail réussissait, on photographierait le cadavre ; on diffuserait les photographies en plusieurs milliers d'exemplaires parmi le public, avec l'espoir que quelqu'un le reconnaîtrait.

Le travail de « reconstruction » réussit mieux qu'on ne l'escomptait. Les experts du laboratoire spécial esquissèrent plusieurs croquis qui devaient en principe rappeler l'aspect véritable de la victime, puis ils travaillèrent sur le corps même.

Par un massage savant, ils réduisirent les proportions bouffies du visage, lissèrent les traits, rendirent à la peau sa position naturelle. A l'aide de tampons, ils rectifièrent la forme du nez, de la bouche, en ayant soin que cette dernière restât un peu ouverte, pour découvrir les dents, qui étaient de forme très caractéristique. On fit disparaître la trace des plaies couvrant l'arcade sourcilière et les paupières ; on empêcha les yeux de se fermer par un procédé ingénieux. Finalement, on mit de l'ordre dans la chevelure en faisant une coiffure simple, naturelle, qui découvrait le front très haut, un peu bombé.

Après cette préparation savante, on procéda aux travaux photographiques et on communiqua les documents à tous les journaux hongrois sans exception. Vingt-quatre heures s'étaient à peine écoulées qu'une jeune femme se fit annoncer auprès du capitaine Joseph Vogel et lui annonça qu'elle croyait reconnaître dans la victime une de ses anciennes camarades d'atelier, la modiste Marie Nagy. Aussitôt, une brigade de détectives partit à la recherche de Marie Nagy et de sa dernière adresse. L'enquête n'était pas des plus faciles, car la jeune fille changeait souvent de logis et ne se faisait pas faute de donner un nom fantaisiste.

Finalement, la police apprit que pendant les dernières semaines elle habitait une petite chambre obscure, misérable, dans la rue Hernad. Elle n'occupait pas seule ce logement ; elle en partageait l'inconfort avec son ami, Thomas-Joseph Schreiber. Le propriétaire de l'appartement qui leur sous-louait la chambre racontait qu'ils vivaient très modestement, et qu'ils ne recevaient jamais de visites. Personne ne savait quelles étaient leurs occupations,



La tête du cadavre a été « traitée » par les policiers. Les cheveux sont peignés, les yeux ouverts, et les lèvres montrent les dents.

leur source de revenu. On ne les avait pas revus depuis quelques jours, mais ceci n'était nullement suspect, puisque Schreiber avait annoncé une semaine avant qu'ils allaient partir à la campagne, chez la sœur de Marie.

Or, ce Thomas-Joseph Schreiber était très bien connu par la police. Il était le « roi des combinards » de Budapest. Plusieurs fois, il avait été « hospitalisé » à la préfecture pour avoir participé à de petites affaires louches, comme l'écoulement de marchandise volée, recel de cambrioleurs,



Le meurtrier de Marie Nagy sortant de prison entre deux gardiens.

Vous Réussirez. Comment ?

... en développant la puissance insoupçonnée qui est en vous et qui, par la volonté, vous conduira au succès.

Les forces psychiques ne sont plus maintenant l'apanage exclusif de quelques rares initiés s'en servant suivant leur instinct pour le BIEN ou pour le MAL. Aujourd'hui, grâce à une méthode simple, tout le monde peut posséder les sciences du magnétisme, de l'hypnotisme, de la suggestion aussi bien que de l'influence personnelle, et grâce à elles arriver au SUCCÈS.

Si vous voulez REUSSIR, VAINCRE, RETIRER DE LA VIE LE PLUS D'AVANTAGES POSSIBLE, L'INSTITUT ORIENTAL DE PSYCHOLOGIE vous aidera, et pour cela son service de propagande distribue gratuitement 25 000 exemplaires de son ouvrage : LE DEVELOPPEMENT DES FACULTÉS MENTALES.



Ce livre, d'un puissant intérêt, illustré de superbes reproductions photographiques, vous montrera comment, en peu de temps, sans rien changer à vos occupations habituelles, vous parviendrez à développer votre VOLONTÉ, votre MÉMOIRE, CORRIGER LES MAUVAISES HABITUDES que vous pouvez avoir, et acquérir le POUVOIR MAGNÉTIQUE qui vous permettra d'IMPOSER VOTRE VOLONTÉ, même à DISTANCE.

Des milliers de personnes, sans distinction de condition sociale, d'âge, de sexe, y sont parvenues ; suivez donc leur exemple et pour cela découpez le bulletin suivant et adressez-le immédiatement à l'INSTITUT ORIENTAL DE PSYCHOLOGIE (Dpt 232), 36 ter, rue de la Tour-d'Auvergne, à PARIS (IX^e), en ajoutant, si vous le voulez bien, 3 fr. en timbres-poste pour couvrir les frais de correspondance et de port.

A DÉCOUPER

.....232.....
Veuillez m'expédier GRATUITEMENT et sans ENGAGEMENT DE MA PART votre ouvrage : Développement des FACULTÉS MENTALES

Nom..... Prénom.....

Rue..... N°.....

à..... Départ.....

Indiquer si vous êtes M^{me}, M^{lle} ou Monsieur.

etc. Cependant, on savait qu'il avait peur du sang, qu'il ne se laissait jamais entraîner dans des affaires plus graves. C'était un homme puissant, fort, mais douillet et lâche. Était-ce bien lui l'assassin ? Pour quel motif l'avait-il tué ? Où se cachait-il ?

On organisa la chasse. Plusieurs descentes eurent lieu dans les quartiers louches de la capitale. On communiqua la photographie de l'assassin à tous les agents. Le public, excité par cette affaire mystérieuse, extraordinaire, suivait avec la plus grande attention le travail des autorités. Des lettres affluaient par centaines, annonçant la présence de Schreiber à la fois dans tous les arrondissements de la ville et même en banlieue. De dix minutes en dix minutes, des coups de téléphone arrivaient à la préfecture avec des « renseignements précis » qui cependant étaient tous reconnus faux. On réussit cependant à déterminer qu'au moment où il avait perpétré son crime, Schreiber ne possédait plus que 8 francs. « La faim va le pousser dans nos bras », se disaient les policiers. Or, les jours passaient et Schreiber était toujours en liberté. Sans un sou dans la poche, poursuivi par des centaines de détectives et par la population entière, « le roi des combinards » trouvait le moyen de manger, de dormir, de se cacher et de demeurer libre. Comme un renard traqué par la meute, mais qui

(Suite page 14.)

T. KOTI.

Dunikowski fabrique-t-il de l'or ?



Voici l'ingénieur polonais Dunikowski, inculpé d'escroquerie et détenu à la Santé, en train d'installer à l'école Centrale ses appareils à produire de l'or. Ses deux avocats, M^e Pimiela et M^e Klotz, l'assistant. (W. W.)

Il faut bien reconnaître que l'inculpé Dunikowski se présente avec une assez piètre allure. A le voir descendre de son taxi entre deux inspecteurs, avec son pantalon trop clair, ses chaussures estivales et maculées, et toute sa négligence vestimentaire, il ne donne guère l'impression de l'homme qui détient un secret capable de révolutionner le monde moderne.

Qu'on ne s'y trompe pas, en effet. Cette affaire pourrait être la plus formidable de ce temps. Elle pourrait marquer d'un signe nouveau et éternel l'histoire du monde.

Dunikowski est-il en possession du grand secret ? C'est toute l'affaire. Il convient, pour rester impartial, de l'étudier non pas seulement dans les feuilles d'un dossier qui enregistre la plainte banale de commanditaires impatientes ou déçus. La question doit se poser simplement. Et elle se divise en deux parties :

- 1° Peut-on fabriquer de l'or ?
- 2° Si la chose est possible, Dunikowski est-il capable de cette chose ?

Un secret formidable.

Il faut bien reconnaître tout de suite que la solution de la première de ces questions sert ou menace des intérêts si considérables qu'il est difficile, à l'occasion d'un simple inculpé de mine douteuse, de découvrir une vérité qui pourrait être terrible.

La création de l'or ou, plus exactement, la transmutation de la matière est un problème vieux comme le monde. Depuis les premiers alchimistes, la magie, qui, à l'origine, fut la science de la sagesse, a recherché la pierre philosophale. Elle a été trouvée depuis.

Savant, fils de savant.

Et ce qui n'est pas le moins singulier dans cette affaire, c'est que cette invention est liée intimement au passé de Dunikowski. On en retrouve les éléments dans son pays, dans sa famille. Et, ceci est moins surprenant, dans ses études.

Que la pierre philosophale ait été découverte dès l'époque médiévale par quelque grand maître de l'occultisme, ce n'est pas tellement impossible. D'abord, parce qu'une

légende tenace l'affirme. Ensuite, parce que cette pierre philosophale a été trouvée depuis sous la forme naturelle ou artificielle du radium et du thorium.

Dunikowski est Polonais, fils d'un professeur de faculté à l'Université polonaise de Lwow. La Pologne a été le berceau de la recherche de la création de l'or. Le plus grand philosophe de l'univers, Hoéné Wronski, fut l'initiateur d'Eliphas Lévi. Ces deux maîtres consacrèrent leur existence scientifique à la découverte du secret magique et perdu. Il est à noter que le père de Dunikowski fut le disciple d'Eliphas Lévi, qui séjourna longtemps à Lemberg et dont la renommée était immense.

C'est donc sous de pareils auspices que le père de l'ingénieur inculpé entreprit ses expériences. Quand il décéda, en 1922, ce savant, dont la haute probité et le noble désintéressement étaient légendaires, passait communément dans toute la Pologne pour « l'homme qui savait fabriquer de l'or ».

Ce qu'il importe de noter, c'est que cette croyance était surtout partagée par les plus éminents physiciens et chimistes polonais. A proprement parler, le professeur Dunikowski avait, au dire de tout le corps savant, réalisé le premier le phénomène de la catalyse.

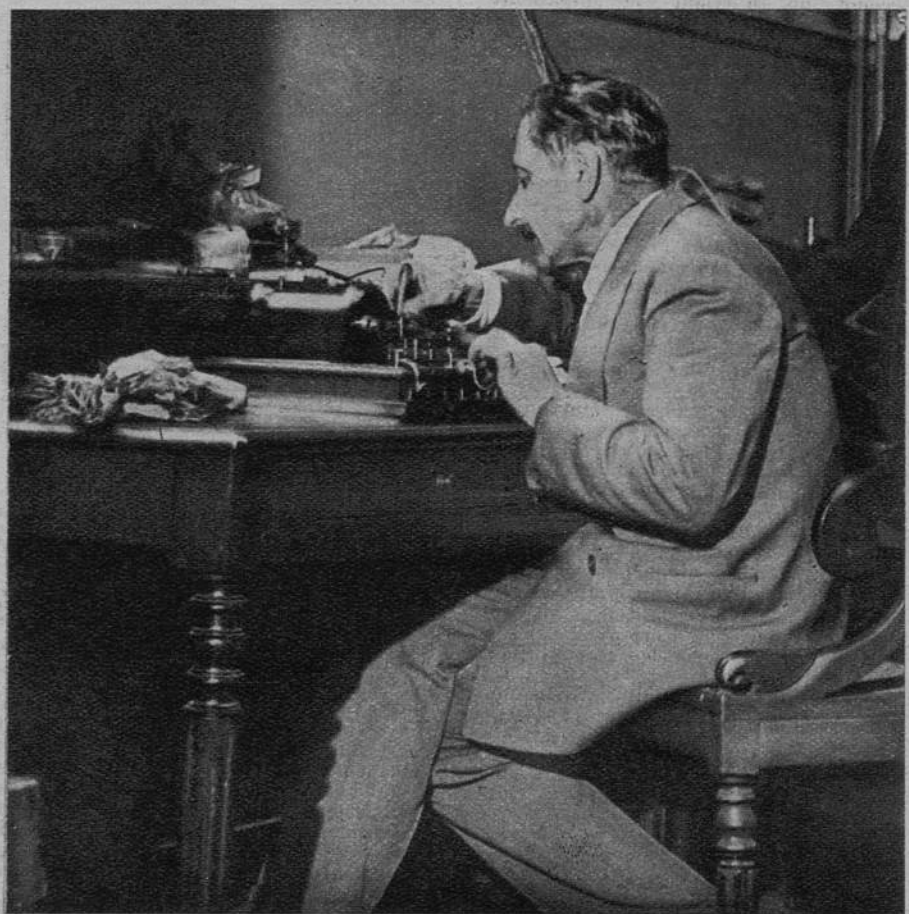
Il est non moins certain que le fils a toujours travaillé aux côtés du père et fut constamment son chef préparateur. On ne saurait lui refuser une compétence scientifique aussi sûre, et peut-être plus précise sur ce point particulier que celle des trois experts qui doivent contrôler et, ce qui est plus grave, apprécier ses travaux.

Lorsque Dunikowski, avec une barbe de deux jours, un pantalon jaune sans forme battant ses maigres mollets, monte l'escalier de son laboratoire, ce n'est plus un secret pour ceux qui le suivent que de lire un scepticisme assez dédaigneux dans le regard du professeur Guillet, membre de l'Institut et directeur de l'école Centrale.

Dunikowski, cependant, est un savant, un vrai. Seulement, il faut bien dire que sa science n'est pas officielle. Est-elle sincère ? Est-elle honnête ? Questions auxquelles il est difficile d'apporter une réponse.

Un alchimiste qui « fait de l'or ».

Sait-on qu'il existe en France, chez nous, un grand savant tout à fait désintéressé des conséquences de ses découvertes et qui, à maintes reprises, devant les autorités les plus éminentes, a réellement fabriqué de l'or dans son laboratoire ? C'est M. Jollivet-Castelot. Jamais l'Académie des sciences n'a consenti à connaître,



Dunikowski, dans le laboratoire de l'école Centrale, s'apprête, dit-il, « à confondre ses détracteurs et à prouver qu'il peut faire de l'or ». (W. W.)

ni à reconnaître, les créations certaines de ce grand alchimiste.

En vain les professeurs d'Arsonval et Perrin ont tenté, par voie de communications cependant passionnantes, de faire quelque allusion aux travaux que M. Jollivet-Castelot continue dans le silence de son petit laboratoire du Nord.

On conçoit quelles difficultés devra vaincre un inculpé suspect en face de trois détenteurs de la formule scientifique officielle, alors que d'incontestables savants n'ont pu présenter leurs expériences.

Les commanditaires de Dunikowski.

L'affaire Dunikowski présente aussi une autre face. L'inculpé offre évidemment une apparence singulière. Il a dans le regard, dans la face, dans ses gestes, une bizarrerie qui étonne. Est-ce un fou, comme l'assurent certains de ceux qui l'ont connu ? Est-ce un chercheur obsédé par une idée fixe ? Combien de savants sont anormaux !

Par exemple, ce qui paraît nettement influencer défavorablement ceux qui auront la tâche peut-être difficile de juger Dunikowski, c'est son passé.

Le directeur d'un grand journal parisien, un grand fabricant d'automobiles, un grand comptoir de métaux précieux, commanditèrent largement et longtemps Dunikowski. C'est là, en réalité, la plus grosse quantité d'or qu'il ait obtenu par ses expériences.

L'affaire Dunikowski et l'affaire Lemoine.

Il serait téméraire et il serait injuste de prétendre un pronostic dans une affaire qui, nous l'avons dit, est considérable. Dunikowski est-il un prestidigitateur ?

On se souvient — s'en souvient-on ? — de l'ingénieur Lemoine, qui prétendait fabriquer du diamant.

Ses expériences, devant des commissions compétentes et des commanditaires alléchés, furent probantes.

Quand on retira du four électrique les creusets qui y étaient entrés pleins de charbon, des diamants étincelaient.

On cria au miracle. Une société crut à sa fortune merveilleuse. On avait vu. On était sûr. Les diamants étaient de vrais diamants.

Sans doute. Seulement, les creusets étaient fusibles et les pierres précieuses avaient été préalablement enfouies dans une gangue d'où ils se dégageaient par la fusion.

L'ingénieur Lemoine, qu'on crut être un génie, vit s'effondrer sa gloire dans un box de tribunal correctionnel.

L'analogie des deux aventures n'est que dans l'espérance, l'avidité peut-être, des commanditaires, la curiosité de la foule, et surtout la nature de l'affaire.

Si l'on voulait, après s'être penché sur le dossier, sur l'homme, sur son passé,



A gauche : M. Saunié, directeur de l'Identité judiciaire, fait partie de la commission scientifique nommée pour examiner les procédés Dunikowski et en contrôler les résultats. M. Guillet (à droite), directeur de l'école Centrale, qui a mis un de ses laboratoires à la disposition de l'inculpé, fait partie de la même commission. (H. M.)



Le secret de la disparition de Robert Krelinger est-il enfin connu ?

Qu'est devenu Robert Krelinger, l'industriel anversois qui, voici quelques semaines, disparut subitement dans des conditions tellement simples, qu'on ne saurait, selon la formule classique, les proclamer mystérieuses.

M. Robert Krelinger, fils d'un ancien président au tribunal de commerce, lui-même associé principal d'une firme séculaire, partit un jour, le 11 novembre, dans sa plus petite auto, un cabriolet n° 101-660. Depuis, on ne l'a plus revu.

M. Krelinger a laissé des affaires prospères, toute sa fortune dans ses coffres. Il avait sur lui, quand il est parti, 1 200 à 1 300 francs. Il avait déclaré à des amis de son club Philotax à l'heure de l'apéritif qu'il allait dîner à Bruxelles.

Il n'a pas été à Bruxelles. Sa famille, les établissements qu'il dirige, ont fait ouvrir une enquête. Elle a été minutieuse, acharnée. Elle n'a rien révélé.

Une prime importante a été promise à qui pourrait fournir le moindre indice susceptible de faire découvrir la vérité. Aucun indice. La vérité se cache. Depuis le 11 novembre, Robert Krelinger est perdu.

Le compagnon mystérieux.

La police a dû classer l'affaire. Un détective fameux, M. Godefroid, l'a reprise. Aujourd'hui, les bruits, les racontars, les légendes, courent Anvers. Que ne dit-on pas ? La vérité serait découverte. Mais elle resterait secrète dans l'intérêt d'une honorable et haute famille. On avait cru à l'accident. On s'est arrêté une seconde sur la fugue. On a redouté le crime.

La première découverte du détective Godefroid a été celle d'un entrepreneur de Termonde qui a vu et reconnu le 11 novembre, à sept heures du soir, M. Robert Krelinger dans sa voiture au pont de Boom. L'auto s'est dirigée ensuite jusqu'à Willebroeck.

Une autre personne, un homme, était avec lui dans la voiture. C'est tout.

La révélation du garçon d'hôtel.

Le devoir du détective le contraint évidemment à l'indiscrétion. Le premier soin de M. Godefroid fut de mettre ses limiers sur la piste des affaires sentimentales de M. Robert Krelinger. Elles étaient des plus simples. Ce parfait gentleman jeune, riche, joli garçon avait une liaison. Liaison insoupçonnable. Jeune femme parfaite et désespérée.

La découverte de M. Godefroid fut cel-

le-ci. On avait rencontré M. Krelinger en compagnie d'une femme élégante qui, plusieurs fois, l'accompagna dans sa voiture.

Les 50 000 francs de prime viendraient précisément d'être remis au domestique d'une hôtellerie située à proximité des Quatre-Bras, près de Bruxelles. Celui-ci, qui aurait plusieurs fois vu le couple dans son établissement, aurait surpris et livré l'identité de la jeune femme. Or, le mari de celle-ci offrirait une analogie troublante avec l'inconnu qui, le soir du 11 novembre, accompagnait Krelinger dans son auto entre Boom et Willebroeck.

Mais voici qui est encore plus précis. Dans la nuit du 11 au 12 novembre, un automobiliste pénétrait dans la salle de débit d'un petit cabaret de la banlieue anversoise et il chargeait le patron, moyennant un large pourboire, d'aller le lendemain rassurer M. Krelinger père sur le sort de son fils. Celui-ci, disait-il, a eu un accident dont il est sorti indemne, mais son compagnon de voiture a été tué. M. Robert Krelinger attend par les formalités rentrera demain.

Le lendemain, M. Robert Krelinger n'est pas revenu. Les autres jours non plus.

Vers la vérité ?

Mais voici où l'on semble toucher à la solution d'une délicate affaire. Le cabaretier a reçu plusieurs fois, longuement, la visite de M. Godefroid. Celui-ci lui a présenté plusieurs photographies, et parmi elles celle du mari de l'inconnue. Le cabaretier n'a reconnu personne.

— Je n'ai gardé aucun souvenir, a-t-il dit, des traits de cet homme-là. Vous me monteriez cent portraits que je ne pourrais rien dire.

C'est l'un des détectives de M. Godefroid qui a fait une découverte. Il a retrouvé deux consommateurs qui étaient dans le débit avant la communication reçue par le débitant. En présence des photographies, l'un a été formel, et l'autre, après légère hésitation, a confirmé la reconnaissance de son camarade. L'homme qu'ils ont vu dans la nuit de la disparition de Krelinger ressemble au mari de la dame inconnue qu'on rencontra dans l'auto de l'industriel anversois.

Rien de plus. Le détective Godefroid n'appartient plus à la police officielle. Il continue ses recherches avec cette sagacité et cette méthode qu'on lui connaît. Percera-t-il l'énigme ? L'a-t-il déjà percée ?

Connaitra-t-on le secret de la disparition de Robert Krelinger ?

JEAN-PIERRE BERTIN.

On accuse, on plaide, on juge...

Dame Thémis marche à pas lents.

Qui donc a dit que la justice était expéditive et frappait soudain celui qui la bravait ? Un aimable plaisantin, ami du paradoxe sans doute !

Dans un palace de Vichy, en l'an 1920, un vol particulièrement important était commis au préjudice de M. Meyer, industriel à Paris ; une rivière de brillants éclatants, un collier de perles rondes et nacrées enfouis au fond d'un coffre qui semblait inviolable, avaient été dérobés par un habile filou.

Une enquête fut ouverte. M. Meyer se porta partie civile par l'organe de M^e Théodore-Valensi et la police acquit bientôt la conviction que le voleur était un certain Soyter, touriste à la mine altière et cossue passant pour un millionnaire d'outre-Rhin... il s'était d'ailleurs enfui dès la découverte du vol et les plus fins limiers lancés à sa poursuite ne le saisirent pas : l'homme, connu de toutes les polices européennes comme un rat d'hôtel d'une audace rare, avait gagné le large.

Des années passèrent... le volé ne pensait jamais revoir son voleur, lorsqu'il apprit dernièrement que Soyter, arrêté en Suisse, avait été remis par les autorités fédérales à la police hollandaise, qui le céda aux pouvoirs bavarois, et enfin, après une randonnée à travers l'Europe, le rat d'hôtel vient d'être remis à la justice française, laquelle va le juger pour un délit commis il y a douze ans.

Mais où l'histoire se complique encore, c'est que l'adroit personnage n'est pas seulement réclamé par les cours et tribunaux étrangers, mais encore par les juges d'instruction d'une bonne douzaine de villes françaises.

Le tribunal de Cusset — duquel dépend Vichy — aura-t-il la priorité pour juger Soyter ? cela n'est pas certain... ah oui, la justice est expéditive !

Amour et cambriolage.

Millé, électricien de son métier, est-il un cambrioleur ou un amoureux qui, tel jadis Roméo, pénétrait à l'aide d'une échelle de corde dans la chambre de Juliette ?

Juliette est, en l'occurrence, une aimable femme de chambre du quartier de l'Etoile qui, une nuit qu'elle dormait du sommeil paisible du juste, vit tout à coup pénétrer par la fenêtre un homme muni d'une lanterne.

Mais que cherchait ce Diogène moderne dont la lanterne était une lampe électrique ? Quoi qu'il en soit, la soubrette appela au secours et l'on arrêta l'indésirable visiteur.

Devant la 13^e Chambre correctionnelle, Millé, l'autre jour, s'indigna très haut :

— Je ne suis pas, dit-il, un cambrioleur, je suis un amoureux fervent qui, de peur de compromettre sa belle, n'a pas employé l'escalier banal, mais le chemin plus romantique du toit et de la fenêtre.

Mais alors, interrogea le président, si la jeune fille vous connaissait, pourquoi a-t-elle crié et appelé au secours ?

— Parce qu'elle dormait et n'a pas sur-le-champ retrouvé ses esprits : elle regrette aujourd'hui son geste qui m'amène ici !

La soubrette rougissante avoua la chose, tandis que l'homme ajoutait :

— D'ailleurs, quand je serai libre, nous nous marierons, pas vrai, Rosa ?

Rosa, plus émue que jamais, acquiesça, et après plaidoirie de M^e Charles Sevestre, le tribunal, indulgent, ne condamna Millé qu'à cinquante francs d'amende pour escalade nocturne d'une maison habitée.

— Et à l'avenir, conseilla le président, entrez par la porte comme tout le monde, le temps de la fenêtre est périmé !

Mais l'électricien et la camériste ont-ils bien dit la vérité et le premier n'était-il pas...

n'être qu'ensuite touché par l'amour ? Chi lo sa !

La petite fonctionnaire a des malheurs.

« Monsieur, quarante ans, honorable, bonne situation, cherche « âme sœur » pour mariage : écrire R. B., bureaux du journal. » « Demoiselle, sérieuse, cinquante ans (ô la demoiselle sérieuse et ses cinquante automnes !) voudrait connaître monsieur situation et âge en rapport : écrire M^{lle} Adeline, bureaux du journal. »

Combien de femmes se marient ainsi par l'intermédiaire d'un journal aux annonces alléchantes, s'il est permis de dire ! Combien de pauvres filles sentimentales, pâlies à l'ombre de la cathédrale de leur petite ville, attendent chaque semaine avec des battements de cœur *Hymen* ou le *Bon mariage*, dont les annonces apporteront peut-être à certaines la seule possibilité de bonheur qu'elles envisagent : le mariage.

M^{lle} Armandine était employée aux P. T. T. dans la bonne ville de Mans et attendait elle aussi le prince charmant, ou plus simplement l'honnête homme qui accepterait d'être le mari de cette modeste fonctionnaire toute semblable à celle que dépeignit Capus ; seulement les possibilités conjugales sont rares au Mans et la jeune fille eut recours au traditionnel journal matrimonial. C'est ainsi qu'elle connut M. Henri B..., lequel évidemment n'avait rien d'un séducteur mais possédait, d'après ses lettres, car les deux futurs entretinrent d'abord des relations épistolaires, une situation honorable et stable.

Après les lettres, on échangea les portraits, puis on se donna rendez-vous et on se maria, un beau jour de l'été 1928.

Quelques mois passèrent ; l'ex-petite fonctionnaire, qui avait en se mariant abandonné à la fois les P. T. T. et la patrie de Jean le Bon, connut un bonheur paisible, lorsqu'un matin, elle entendit une parente appeler son mari d'un prénom qui n'était pas le sien.

L'épouse interrogea, n'obtint pas de réponse précise et, curieuse — toutes les femmes et notamment les employées de l'administration le sont —, fit une enquête, ce qu'elle aurait peut-être pu faire avant le mariage, sur le passé de son mari.

Horreur ! elle apprit que ledit mari avait employé l'état civil d'un bon cousin tué au front, et ce pour cacher qu'il était lui-même titulaire d'une condamnation à deux ans de prison.

Et la femme de demander l'annulation de son mariage à la première chambre du tribunal, où son avocat, M^e Pierre Vignes, fit en termes spirituels valoir le chagrin de cette ancienne fonctionnaire qui, ayant perdu sa situation du fait de son mariage, n'avait pas épousé l'honnête homme qu'elle imaginait.

M^e Edgar-Faure plaida éloquemment la cause du mar, et le tribunal, embarrassé a remis à une date ultérieure le prononcé de son jugement.

Rôle des Assises de la Seine.

8 et 9 janvier : Hauchon, Georges, femme Hauchon, Roche, Alexandre : Vol qualifié, recel. Défenseurs : M^{es} Yvonne Netter, Thaon et Weill.

11 janvier : Georges Mabit : Abus de confiance. Défenseur : M^e Legrand.

12 janvier : François Riera : Meurtre et tentative. Défenseur : M^e Legrand.

13 janvier et jours suivants : Roger Durain : Violences à agent ayant entraîné effusion de sang. Défenseur : M^e Simone B...

Sylvia RISSER.

LA DÉSAFFECTATION DE S^t-LAZARE

La prison Saint-Lazare, dont la saleté, la tristesse et l'inconfort ont été, ici même, si éloquemment évoqués, va disparaître. Nouvelle qui ne sera pas accueillie sans quelque satisfaction par les malheureuses qui y ont passé des heures affreuses.

Au point de vue historique, certes, il est regrettable de voir disparaître ces bâtiments vétustes, auxquels les plus terribles souvenirs de 1793 se rattachent.

C'est là que le poète Chénier, avant de monter sur l'échafaud, composa *la Jeune Captive* ; c'est là que la princesse de Lamballe et des centaines d'autres « ci-devant » attendirent le sacrifice dans un admirable esprit de sacrifice.

Seul, le quartier administratif subsistera. Les détenues, cependant, iront occuper d'autres cellules à la prison de la Petite Roquette.

Ce sera, dans leur vie recluse, un véritable événement, lorsque les voitures cellulaires feront entendre leurs roulements sur les pavés. Il y a si longtemps que l'on parlait de démolir Saint-Lazare, et que jamais n'en venait l'ordre officiel !

Le pittoresque y perdra ; une chanson célèbre de Bruant tombera un peu plus au définitif oubli des choses mortes ; mais on y aura gagné de ne plus avoir une prison que l'on n'osait montrer à personne, et qui était considérée, par l'administration pénitentiaire elle-même, comme une « lèpre de Paris ».

La Petite Roquette, sans être un palace à la manière des géolés américaines, est tout de même mieux aménagée et plus digne de malheureuses qui sont, pour la plupart, ne l'oublions pas, des préventives, des inculpées !



A Bruxelles, Serge de Lenz, le cambrioleur de M. de Guise-Hile, a comparu devant les juges, sous l'inculpation de faux état civil. L'accusé se cacha la figure durant toute l'audience, pour échapper aux photographes. Six semaines de prison. (W. W.)



Félix Benneteau, grand prix de Rome de sculpture, vient d'exécuter le buste de M. Pressard, procureur de la République. On voit, sur notre document, le modèle (à droite), le sculpteur (à gauche) et l'œuvre.



LE BÛCHER des BILLETTS de BANQUE

Deux fonctionnaires américains du « Comité de destruction » comptent encore une fois les liasses de dollars, avant que de les livrer au « macérateur », où un acide les détruit rapidement. (W. W.)

Un des meilleurs moyens, en ces temps de crises économique et industrielle, pour remédier à la dépréciation de la monnaie-papier consiste, dans toute la mesure du possible, à détruire, dès que l'encaisse-or le permet, les billets de banque retirés de la circulation. Naturellement, on commence par les séries les plus anciennes, celles qui offrent les plus évidentes traces d'usure, et qui ont transporté, au cours de leur existence vagabonde, assez de milliers de microbes comme cela !

Aux États-Unis, où ont été pris les clichés que nous reproduisons ici, cette opération est faite en grand, puisque annuellement dix milliards de dollars sont ainsi livrés aux flammes et transformés en pâte à papier. Cette pâte, au demeurant, reprendra le chemin de la Banque des « United States », parce que tout, dans la vie, n'est qu'un perpétuel recommencement ; elle servira à confectionner de nouveaux billets, mais dans une proportion évidemment plus réduite.

Cette opération, cela se conçoit, ne peut être faite que sous la surveillance effective de fonctionnaires au-dessus de tout soupçon. Dans cet amas considérable d'argent — de quoi payer n'importe quelle rançon de roi ! — il serait si facilement facile de soustraire une liasse et de la mettre dans sa poche. Tôt ou tard, la fraude serait découverte, puis qu'il s'agit de séries entières collationnées



Et voici la fin de l'opération. Des millions et des millions de dollars, réduits en pâte grise, vont repartir pour la Banque, où ils seront de nouveau convertis en monnaie-papier. (W. W.)

dans les banques au fur et à mesure des échanges, et « hors-cours » à partir d'une date donnée. Mais il est vraisemblable que le voleur serait loin alors que la police, alertée, commencerait son enquête !

Washington jusqu'aux brûleurs-macérateurs.

On le voit, sur nos clichés, cigare à la bouche et visiblement très satisfait d'assister à cet autodafé qui a de quoi faire

Comme, à la rigueur, un des employés chargés de détruire cette somme énorme pourrait, saisi d'un vertige soudain, se laisser aller à « planquer » quelques milliers de dollars, un détective assiste toujours à l'opération et suit le chariot chargé des billets du coffre-fort de la banque centrale de

rêver bien des pauvres gens. Il se nomme Edward Kehoe et est attaché au service du président des États-Unis.

Auprès de lui, le monsieur à lunettes qui semble ne pouvoir se départir jamais, face à l'objectif, de sa gravité n'est autre que le grand responsable de l'affaire, T. H. Braden, représentant du « Comité de destruction ». Lui non plus n'a jamais



Sous l'œil du détective Edward Kehoe (cigare à la bouche) et de T. H. Braden, assistant-délégué, les dollars sont enjournés à la pelle dans une cuve d'eau bouillante au-dessus du four. (W. W.)

quitté des yeux le précieux chargement.

Sur notre photographie n° 1, les billets de banque, placés dans une cuve qui contient un acide puissant, se volatilisent en quelques secondes ; il ne reste, dans la macération, qu'une espèce de pâte assez analogue à du mastic de vitre. Sur le cliché n° 2, c'est encore plus expéditif : là, les dollars, par liasses ou en vrac, sont jetés à la pelle dans l'eau bouillante qui les attend, au-dessus d'un foyer « en pleine action ». Enfin, dans la troisième gravure, les billets ont été soumis à un traitement chimique dans une espèce de trémie tournante, qui les brasse et les lacère jusqu'à en faire un tas de matière grise assez analogue à la lave d'un volcan, et que les hommes du « Destruction Committee » regardent avec quelque satisfaction. Il faut, de fait, une espèce de vertu rare pour pouvoir sans chagrin, et d'une âme égale, assister à l'évanouissement de pareilles sommes, qui pourraient causer tant de bonheur parmi de malheureuses familles sans cesse préoccupées du lendemain !

En France, on brûle aussi des billets, ou plutôt on les soumet à un traitement thermique qui les réduit également en pâte à papier. Sortis de la machine, ayant promené de par le monde leur joie ou leur désespoir, ils reviennent à la machine, pour en ressortir encore, satinés et frais, et craquant entre les doigts du caissier qui va les dispenser, une fois de plus, aux foules attentives et fascinées.

Comment on « refit une tête » à un cadavre inconnu

(Suite de la page 11.)

dépiste les chiens, il trouvait toujours où se dissimuler, il trouvait toujours un truc pour dépister les limiers. Un jour il vendait son chapeau pour quelques sous, l'autre jour il entra chez un épicier, pour dérober des pommes.

Cependant cette chasse extraordinaire ne pouvait durer éternellement. Un jour l'assassin voulut vendre son pardessus à un marchand d'habits. Celui-ci le reconnut et le dénonça.

A la police, Schreiber voulut faire croire qu'il avait tué par jalousie. « Le matin fatal, dit-il, je suis sorti pour acheter du lait. En rentrant, j'ai trouvé Marie au lit, en train d'embrasser une photographie. Je me suis mis en colère, et pour l'effrayer, je lui ai serré la gorge... Hélas ! sans le vouloir, j'ai un peu trop serré... » Il ne montrait d'ailleurs aucun remords.

Il était un peu étonné de voir avec quelle maîtrise la police avait résolu le mystère.

— Pourtant, je croyais bien avoir tout calculé, dit-il. Une fois la valise partie toute seule, elle aurait dû arriver jusqu'à la frontière tchécoslovaque. Là, à la visite des douaniers, comme personne ne l'aurait réclamée, on l'eût mise à la cave du dépôt. Elle y serait restée, sans être remarquée, pendant des années entières...

Puis, après un instant de silence, il ajoutait avec un sourire affreux :

— A moins que d'ici un an, comme objet non réclamé, on ne l'ait mise aux enchères...

Bien entendu, le sort de l'affreux criminel, qui a agi avec un pareil et répugnant sang-froid, est d'avance réglé devant les juges de Budapest...

T. K.

L'initiative de « Bon accueil »

La ville de Fremont, dans l'Etat d'Ohio, est un carrefour touristique important de l'Amérique ; nombreux sont, pendant la saison d'été, les visiteurs qui s'y rendent.

La municipalité de Fremont, dont la renommée de « bon accueil » s'étend à tous les U. S. A., vient d'attester, une fois de plus, sa sollicitude vis-à-vis de ses hôtes. Elle a créé un service de « courtesy boys » (littéralement : garçons de courtoisie). Au nombre d'une cinquantaine, ils sont répartis aux carrefours qui avoisinent la ville, indiquent leur chemin aux touristes, leur recommandent promenades ou hôtels. Ils sont habillés — impeccablement — d'une culotte de cheval, de leggings et d'une veste de cuir à baudrier. Sur leur casquette d'ordonnance, l'inscription « Informator » (service de renseignements).

Naturellement, ces fonctionnaires, payés par la ville, ne reçoivent pas de pour-

boire ; ils doivent se montrer, malgré cette circonstance, serviables et polis. Certains — tel celui que représente notre photographie — à la garde d'un parc d'autos spécialement réservé aux visiteurs de passage, et où leurs voitures sont surveillées pendant qu'ils vont déjeuner à l'hostellerie, ou voir les curiosités de Fremont. Les « courtesy boys » sont choisis parmi les jeunes gens intelligents et corrects de la cité ; il en est de bénévoles, employés le dimanche seulement ; d'autres en font leur métier.

Imaginez-vous quelle joie ce pourrait être, pour les milliers d'automobilistes qui roulent du samedi au lundi, de trouver, dans un rayon de cent kilomètres autour de la capitale, des informateurs bien élevés qui leur indiqueraient la direction, les curiosités du « patelin », les prix des hôtels, l'emplacement du garage ou du dépôt d'essence, les sites intéressants de la contrée, l'état des routés... et veilleraient, par surcroît, sur leur voiture ! Belle initiative à prendre, pour une municipalité de centre touristique ! (W. W.)

Savoir, c'est prévoir...

Ne craignez pas d'apprendre la Vérité.

Demandez votre Horoscope gratuit.

Le célèbre professeur DJEMARO offre, durant son séjour en France, de venir en aide aux opprimés, aux découragés. Il affirme que le secret du bonheur dépend de la confiance en soi, de la maîtrise, de la volonté, de la RÉVÉLATION DE L'AVENIR. Quels que soient l'âge, la situation, l'état de santé, on peut améliorer son existence grâce au précieux secours de l'Astrologie. Le professeur DJEMARO vous dévoilera les secrets de votre vie future; vous connaîtrez vos amis, vos ennemis, votre destinée. Il deviendra votre guide et vous indiquera la route à suivre pour réaliser vos projets et satisfaire vos ambitions :



affaires, héritages, spéculations, mariage, divorce. Et, grâce à lui, le bonheur et la prospérité remplaceront déceptions et soucis.

Pour recevoir, sous pli cacheté et discret, l'étude gratuite de votre avenir, écrivez très lisiblement votre date de naissance très exacte, vos nom, prénoms, adresse, et, si vous le voulez, joignez 2 francs en timbres-poste pour frais d'écriture.

Professeur DJEMARO, service S. C., 17, rue de l'Industrie, Colombes (Seine).

9 fr. UNE MONTRE soignée avec cadran lumineux, verre transparent incassable et sa jolie chaîne, gar. 6 ans 9 fr. mont. chron. antimagn. 12 fr. Bracelet homme supérieur 10 fr. Envoi contre remboursement. - Echange admis. F^{me} d'Horlogerie K&F LUS, 28, r. Rivoli, Paris.

TATOUAGE disparition certaine. Ciné photos, méthode pour opérer soi-même. Prof. **DIU**, Boite postale : 33, Montreuil-sous-Bois (Seine).

GAGNEZ 1 000 frs par mois et plus pendant vos loisirs 2 sexes. Partout. Ecrire : Manufacture PAX G., à Marseille.

M^{me} LUCETTE Consult. par MÉDIUM, Cartom. SCIENCES OCCULTES, MAGIE 42 r. Jouffroy, 17^e. T. les j. de 10 à 6 h. et par correspondance.

7 fr. le CENT. Copies d'ad. et gains suivis à Correspondants 2 sexes pendant. ÉTAB. SERTIS, 67, LYON.

SAGE-FEMME 61, rue Darnémond (18^e). Pension. Consultat. toute heure. Discretion.

ECRITURES CHEZ SOI. Ecrire à : RIGUET, B.P. 15 Le Bourget.

Astrologie, Tarots, Lignes Main, Guide Précieux Succès en tout. Date des événements.

VOYANTE M^{me} MAY, 86, rue des Moines (Mét. Brochant) Paris-17^e (de 2 à 7 h.) par correspondance. Prénom. Date naissance. 20 frs.

GRATUITEMENT

ce matériel et ces fournitures

pour gagner de l'argent et faire facilement tous travaux d'arts appliqués



CUIR, BAPHIA, PEINTURE au BOIS, ÉTAI, GESSO, ABAT-JOUR, CIRE à CACHER, BATAK, FOCHOIR, PEINTURE des PHOTOGRAPHIES

Voulez-vous connaître une manière agréable de gagner de l'argent

pendant vos loisirs en restant chez vous?... La Société des Ateliers d'Art chez Soi vous rendra vite capable de gagner de l'argent en utilisant vos moments de liberté à réaliser de brillants objets d'arts appliqués.

Gratuitement nous vous offrons les outils et les fournitures nécessaires pour exécuter de nombreux travaux d'arts appliqués. Ces travaux laissent une large marge de bénéfice et cette intéressante occupation est si agréable qu'il n'est pas possible de la considérer comme un vrai travail. La Société aide ses adhérents de toutes manières et leur apprend à vendre les travaux faits par eux-mêmes à la clientèle particulière, aux commerçants spécialisés, et à gagner ainsi beaucoup d'argent.

Nous recherchons de nouveaux adhérents pour accroître l'importance de nos achats et réduire ainsi le prix déjà très bas des matières premières que nous fournissons à nos membres.

Vous n'avez pas besoin de talent spécial. Vous apprendrez chez vous au moyen de cours par correspondance fort bien faits, très documentés, détaillés et précis. Dès la première leçon vous pourrez exécuter un travail que vous pourrez vendre immédiatement.

Gratuit : Une plaquette illustrée. Nous avons édité une jolie brochure qui vous apportera une documentation complète sur la Société des Ateliers d'Arts chez Soi et vous indiquera en détail comment gagner de l'argent pendant vos heures de loisir. Elle vous sera envoyée sans engagement de votre part; elle vous précisera en outre comment vous pouvez bénéficier de notre offre d'outillage et de fournitures gratuites. Écrivez-nous immédiatement en remplissant le bon ci-dessous.

BON A DÉCOUPER

P 10 Société des Ateliers d'Art chez Soi, 14, rue La Condamine - PARIS (17^e)

Veuillez m'envoyer gratuitement sans engagement de ma part votre plaquette illustrée : Les travaux d'Art chez soi, ainsi que tous les renseignements sur l'offre spéciale de matériel gratuit que vous faites. Incluse 1 fr. 50 en timbres-poste pour l'affranchissement (Écrivez votre nom très lisiblement, s. o. p.)

M _____

Contre le chômage... Pour donner du travail aux OUVRIERS FRANÇAIS Achetez un poste de T. S. F. FRANÇAIS

E. ANCEL, Constructeur
83, Rue de Rome, PARIS-17^e
Téléph. Wag. 66-21 - Métro : Rome
MAISON FONDÉE EN 1916

PAS D'ANTENNE ! PAS DE TERRE !
UNE SIMPLE PRISE DE COURANT !

Le premier **SUPER-HÉTÉRODYNE** sur SECTEUR (4 lampes et 1 valve) fonctionnant sur cadre. **MOINS CHER** que les **Postes Étrangers à amplification directe**. Tous les grands postes **EUROPÉENS**, en fort haut-parleur, pendant les émissions parisiennes, sans être gêné. **Sélectivité absolue.**

Complet en ordre de marche (avec cadre et diffuseur). **1 800 fr.**

A CRÉDIT 180 Francs à la commande et 12 mensualités de 150 Francs
Pose **GRATUITE** dans la Région parisienne. - Magasin ouvert Dimanches et Fêtes.

SITUATION LUCRATIVE Indépendante, sans capital. Jeunes ou vieux des deux sexes, demandez-la à l'École Supérieure de Représentation, fondée par les Industriels de l'Union Nationale. On gagne en étudiant. Cours oraux et par correspondance, quelques mois d'étude. Brochure 17 gratis, 3 bis rue d'Athènes, Paris (9^e).

AVENIR Révélé par la célèbre voyante diplômée M^{me} Thérèse GIRARD, 78, Av. des Ternes, Paris (17^e). Cour 3^e ét. De 1 à 7 h.

INFAILLIBLEMENT avec l'IRRADIANTE envoyée à l'essai, vous soumettez de près ou de loin quelqu'un à VOTRE VOLONTE. Demandez à M^{me} GILLE, 169, r. de Tolbiac, PARIS, sa broch. grat. N^o 4.

AVENIR dévoilé par la célèbre voyante M^{me} MARYS, 45, r. Laborde, Paris 8^e. Env. prén. date de nais. 15 fr. mandat (de 3 à 7).

LA BANNIÈRE C'EST LA SANTÉ ET LA SANTÉ C'EST LA BANNIÈRE

POUR RIRE ET FAIRE RIRE, A LA NOCE, PARTOUT

Le RECORD DU RIRE
Demandez le SUPERBE ALBUM ILLUSTRÉ 200 pages. 1200 gravures comiques. UNIQUE AU MONDE : Farces et Attrapes nouvelles, Surprises sensationnelles, Clansons et Monologues, CURIOSITÉS COMIQUES PAR MILLIERS, Appareils de prestidigitation bon marché, Objets truqués hilarants, Danse, Hypnotisme, Magie. Pour réussir, etc... Envoi contre 2 francs (timb. 1 anc. ou mand.). Étab^l Paul GOBIN, 9 boul. St-Martin PARIS (3^e)

VENTE RÉCLAME

MONTRE et chaîne, ou bracelet de précision, pour homme et dame, remontoir marchant 36 heures. Même prix : Bracelet homme ou dame, lumineux au choix. Garantie 6 ans sur bulletin spécial. Env. cont. remb^t. Fabrique P. M. ERVICT, Rue Amélot, Paris

9 fr.

L'ENNUI C'EST LA MORT ! POUR RIRE et FAIRE RIRE

Demandez les catalogues Farces Attrapes, Surprises, pour Soirées et dîners, Chansons, Monologues, Prestidigitation, Physique, Magie, Librairie. - Envoi contre 2 fr. Se recommander du journal. H. BILLY, 8, rue des Carmes, Paris. Maison fondée en 1808.

4 000 maisons confient du travail à domicile. Notice 0,75 franco. - Éditions N. LABOR, LA ROCHELLE. -

M^{me} CHRISTIANIA Célèbre. cart. Voyante. Ne question. pas. Réagit tous les jours et dim. de 10 à 21 h., 85, avenue du Maine, 3^e étage, Paris (14^e). Traite par correspondance, 20 francs. Date de naissance.

CONCOURS MARS-AVRIL 1932
Secrétaire près les Commissariats de **POLICE à PARIS**
Pas de diplôme exigé. Age : 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale d'Administration, 4, rue Ferou, Paris-6^e.

SOIGNEZ-VOUS CHEZ VOUS
SANS PERTE DE TEMPS, SANS ÉPOUROS SANS INTERRUPTION DANS VOTRE TRAVAIL. **MALADIES INTIMES DES DEUX SEXES** SYPHILIS, BLENNORRHOÏE, URETHRITES, PROSTATE, CYSTITES, PERTES, MÉTRITES, IMPUISSANCE. Traitement facile à appliquer soi-même à l'insu de tous. Efficace et sûr. **SÉRUMS-VACCINS NOUVEAUX** Venir ou écrire : Doct. 71, rue de Provence, Paris (9^e) Angle Chaussée d'Antin

UN INVENTEUR PAR TROP INGÉNIEUX

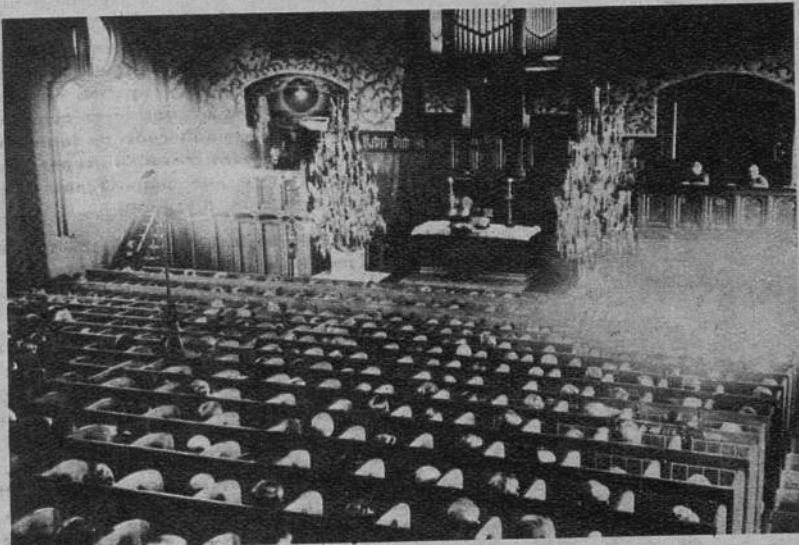
C'est une bien curieuse figure que celle de Charles Ponzi, un Italien archi-connu en Amérique, où il habite Washington. Charles Ponzi est l'inventeur d'une méthode pour devenir riche qui lui a assez bien réussi jusqu'à présent, puisqu'il a un solide compte en banque. Son système, connu sous le nom de « Devenez vite riches, boys ! », consiste essentiellement dans l'organisation, par les journaux, de concours de publicité faciles, pour lesquels il achète une page entière. Toute réponse doit être accompagnée d'une certaine somme dont on n'entend plus jamais parler. En définitive, Ponzi est un escroc, mais un escroc adroit et distingué, qui a fait des victimes jusque dans le grand monde. Quand on l'a arrêté, il s'est contenté de dire, mon-

trant aux policiers un exemplaire de ses concours : « Croyez-vous vraiment qu'un homme tant soit peu intelligent puisse se laisser prendre à des bourdes pareilles ? Ce n'est pas moi qui suis un flou, mais le public qui est idiot. » De fait, le dernier concours de Ponzi consistait à trouver le nom d'une ville américaine, Hollywood, sur les données suivantes : « Ville fameuse dans le monde du cinéma, qui commence par un H, finit par un D, et a un Y au milieu. C'était évidemment facile ; et il y eut quatre cent mille solutions justes. Seulement... il y avait la question accessoire : « Combien de réponses ? » Et le monsieur qui gagna les soixante mille dollars du premier prix, c'était... Charles Ponzi ! Le second fut son secrétaire, le troisième sa femme de chambre. Bref, cela se passait en famille.

Arrêté sur parole, détenu quelque temps à la prison de l'Etat de Massachusetts, Ponzi profita de sa liberté provisoire pour disparaître. De nouveau capturé, il va être expédié dare-dare au pays natal, où il reprendra, s'il le veut, la série de ses exploits : « Ville italienne en quatre lettres, qui commence par un R, finit par un E, et où habite le Duce... » De toute façon, Charles Ponzi, qui a posé sans s'émouvoir pour le photographe durant une suspension d'audience, fera sans doute parler à nouveau de lui. Son génie inventif n'a pas fini de le tracasser ni de lui faire réaliser, à peu de frais, — il ne s'agit que d'une mise de fond initiale — des bénéfices sensationnels. (Photo I. N.)

POLICE MAGAZINE

Bloc-Notes de la Semaine (Suite.)



Dans une maison de correction pour jeunes détenus, près de Berlin, voici un curieux aspect de la fête de Noël. Les prisonniers, assis sur des bancs, sont séparés par des parois de bois qui leur interdisent de se voir ou de se parler. (W. W.)



Voici, après son assassinat à coups de revolver par trois inconnus, le corps de Jack Diamond, le fameux gangster new-yorkais, emporté par la police hors de la maison où il logeait, à Albany. (W. W.)



Photographé chez lui, avec son petit-fils dans ses bras, nous nous présentons l'inspecteur Wenstley, de la police anglaise, l'un des plus célèbres détectives du Royaume-Uni. (I. P. S.)



Aux Assises de la Seine, Georgette Stander, qui avait poursuivi son mari, tirant sur lui à cinq reprises et finissant par le blesser à mort, a été condamnée à douze ans de travaux forcés.



Pour les rendre plus reconnaissables, quand sévit le brouillard, le fameux « fog » londonien, on vient de donner aux policemen anglais un nouveau manteau imperméable, mi-blanc, mi-noir. (I. P. S.)



A Worcester, en Angleterre, lorsqu'une auto demeure arrêtée dans la rue plus que le temps réglementaire, le policeman, sans rien dire, s'approche et colle sur la glace un « papillon » de papier. Le propriétaire n'a plus qu'à aller payer au poste.



La police anglaise vient d'être dotée de camions perfectionnés, avec lit de camp sur lequel peut être ligoté quelque malfaiteur dangereux, appareil à gaz lacrymogènes et divers instruments de secours. (I. P. S.)

Lisez dans ce numéro : **LA PÈGRE MARSEILLAISE**, par René MÉTÉNIER.
ZONE D'INSÉCURITÉ par Marc J.-P.-AUGIER.